

armée inspirât aussitôt la confiance : il multipliait les défenses et punissait les maraudeurs (1), quoique dans la pratique il sût fermer assez volontiers les yeux sur les peccadilles du soldat ; il alimentait ainsi l'enthousiasme et ne dédaignait pas d'y rencontrer la popularité. Il réservait la dureté pour les chefs qu'il voulait toujours tenir en haleine plus haut il les avait placés ; il demeure avare d'éloges à ce point de ne trouver rien de plus chaleureux à écrire au maréchal Lannes qui vient de culbuter 30,000 Espagnols, que : « Je vous en fais mon compliment. » Au contraire il est tout démonstratif quand il annonce aux autres maréchaux ce fait d'armes propre à exciter l'émulation.

Si la correspondance de l'Empereur révèle bien l'étendue, la vivacité et la sécheresse de son génie, les lettres des généraux, à leur tour, demeurent, dans leurs tons si variés, révélatrices des caractères et des talents : Berthier, calme, imperturbable, gourmé, garde l'assurance un peu hautaine de porte-parole du maître infailible ; — Soult apparaît comme le premier de ces hommes de guerre, fort au-dessus de tous ses collègues, avec des idées, de la précision, des plans, une tête organisée, sachant voir, vouloir, pouvoir ; — de Bessières les billets sont courts, froids, un peu ternes, sans verbiage ; — Lefebvre demeure dans les banalités vulgaires, bonhomme discoureur et plaignard ; — Victor est bref, réservé,

(1) « L'Empereur est très mécontent de la conduite de la division Beaumont et de la division Latour-Maubourg, sous le rapport de la discipline et du pillage... S. M. ayant particulièrement à se plaindre du général Cambacérés, lui ôte le commandement de sa brigade. » (Berthier à Bessières, 17 novembre 1808.) — « Il faut mettre le séquestre à Santander pour éviter le pillage et le désordre. » (Berthier à Soult, 17 novembre.) — Ordre au commandant de Miranda « de faire fusiller sur place le premier soldat qui pille. » (L'Empereur à Berthier, 17 novembre.) — « Vous ménagerez le pays et les habitants et vous empêcherez toute espèce de pillage. S. M. vous rend responsable de la moindre indiscipline. » (Berthier au général Dijeon, 19 novembre.)

ne se perd pas en paroles et ne répond pas aux choses qui l'embarrassent. — Ney, clair, précis, sans montrer son ardeur secrète, discute avec calme, même les reproches, et parle sans émoi. — Moncey est lourd, il récrimine, gémit, et ce gendarme larmoyant comprend peu s'il promet beaucoup. — Lasalle ne possède pas seulement la vivacité d'un officier jeune, audacieux, il apporte des faits, sa précision est correcte, son coup d'œil prompt, et il agit. — Au contraire son collègue de la cavalerie, Milhaud, trop verbeux, trop long, explique des inutilités, dit compendieusement tout ce qu'il fera d'admirable, et le lendemain demeure en retard. — Le général Lacoste envoie des rapports courts, méthodiques, exempts de phrases.

Et Napoléon aime cela, il est avide de renseignements bien nets, car il guette les nouvelles, demeurant plein d'incertitude sur les positions exactes de l'ennemi. La présence éventuelle des Anglais l'attire et l'inquiète, il ne veut pas s'enfoncer dans la péninsule, où cependant il brûle d'avancer, avant d'avoir nettoyé tout à fait le nord de l'Espagne, la vallée de l'Ebre et le bord de l'Océan. C'est pour cela, qu'avant de connaître la victoire d'Espinosa, il a fait partir, à la rencontre de Blake, le duc de Dalmatie, comme son meilleur lieutenant. Soult a trouvé évacuée la ville de Reinosa où il s'empare d'approvisionnements nombreux : 35 canons, 1,500 fusils de fabrication anglaise, des munitions, du plomb, des draps, des toiles, du blé, des fromages, de l'eau-de-vie; il arrive à Santander d'où l'évêque, les couvents, les riches habitants ont fui, plusieurs embarqués pour l'Amérique; et dans le port il capture un brick anglais qu'il va utiliser pour ses communications par mer avec Bayonne et Saint-Jean-de-Luz. — Enfin, le 19 novembre, la brigade Sarrut, tête de la division Mouton, en avant de San Vicente de la Braguera, rencontre l'ennemi : débris débandés de l'armée de Blake, qui avec

les Asturiens du général Llano-Ponte forment encore une troupe de 10,000 baïonnettes; ils sont refoulés dans une gorge, culbutés sur le pont, et à leur poursuite s'acharnent les cavaliers du colonel Tascher de la Pagerie. Les Espagnols errent vers Oviedo, sans ressources dans leur propre pays; la Junte suprême destitue Llano et le remplace par Balesteros; Blake démissionne et La Romana lui succède. C'est ce dernier qui, à la fin de novembre, autour de la petite ville de Léon, rassemblera ces bataillons désemparés. Pendant ce même temps, le maréchal Soult, parfaitement ravitaillé par son propre butin, ne se contente pas d'envoyer ces bonnes nouvelles à l'Empereur, il propose d'agir dans les Asturies et la Galice, quinze jours lui suffiront pour achever cette conquête qui le conduira dans le pays de Léon; ainsi il fermera la Corogne aux vaisseaux des Anglais et rejettera leurs troupes de terre sur le Portugal. « Il supplie S. M. de l'honorer de ses ordres et de pardonner la digression peut-être indiscrete mais qu'un zèle ardent pour son glorieux service a dictée (1). »

Avant que tout ceci lui soit connu, — à cause des distances, — Napoléon, qui veut des renseignements à tout prix (2), épie l'occasion de la manœuvre savante qui lui permettra d'obtenir d'un seul coup de grands résultats. Il peut mettre en ligne 120,000 combattants, mais il ne saurait en réunir plus de 40,000 à la fois, dispersés qu'ils sont sur un territoire énorme; avec un théâtre d'opérations aussi vaste, les corps marchent un peu dans l'inconnu. Il agit donc avec circonspection; il songe beaucoup aux Anglais et envoie une grosse cavalerie en reconnaissance, très loin, bien au delà de

(1) Soult à l'Empereur, 24 novembre 1808.

(2) « Donnez trois napoléons si vos exprès font deux lieues à l'heure; donnez-en dix, s'ils en font trois. Vous serez remboursé de tout l'argent que vous êtes autorisé à déboursier. » — Berthier au général Durosnel, 19 novembre.

Valladolid; il se préoccupe de sa gauche, où Castaños est immobile depuis plusieurs semaines, et il voudrait l'empêcher de filer sur Madrid. Dans ce but, qui devient son objectif principal, il a mis Moncey et Ney sous le commandement de Lannes, pour envelopper et anéantir cette armée d'Andalousie. La rencontre va être glorieuse pour nos armes; cependant elle n'obtiendra pas cet écrasement que l'Empereur avait souhaité. Le choc eut lieu par surprise, le 23 novembre, aux bords de l'Ebre, à Tudèle. Nos généraux Maurice-Mathieu, Morlot, Musnier attaquèrent en colonnes serrées par divisions, précédées de compagnies de voltigeurs en ordre dispersé dans des plantations d'oliviers (1); les Aragonais de San March résistèrent avec énergie et leur défense fut vigoureuse, mais vers le milieu de l'après-midi la droite espagnole fut enfoncée et les chasseurs de Lefebvre-Desnouëttes changèrent le fléchissement en déroute; les Andalous de la Peña, sans énergie malgré leurs souvenirs de Baylen, furent repoussés par le général Lagrange; cette seconde phase du combat décida de la pleine défaite, sans qu'on ait vu apparaître la cavalerie espagnole et qu'avant, pendant, après la bataille personne ait pu dire où elle se trouvait! — Castaños avait été amené à cette catastrophe presque malgré lui. Pendant qu'il voulait élargir le mouvement de résistance et attaquer le maréchal Moncey, il demeurait depuis un mois en désaccord avec José Palafox, qui, soucieux exclusivement de défendre l'Aragon pour protéger Saragosse, s'entêtait à son plan puéril de couper la retraite à l'armée française du côté de Pampelune (2). De là, entre les différentes unités espagnoles des déplacements, des marches, des hésitations, des

(1) *Journal du colonel Graham.*

(2) La confusion s'augmentait de ce que le représentant de la Junte suprême auprès de Castaños se trouvait être don Francisco Palafox, l'aîné de don José, gouverneur général d'Aragon, et qu'il épousait trop facilement l'opinion de son frère.

lenteurs, la désorganisation, l'incohérence. José Palafox était jaloux des vieux généraux, en particulier de l'état-major de Castaños, qu'il appelait : « les beaux messieurs de notre armée » ; et pour leur bien manifester son mécontentement il les avait quittés avec un à-propos douteux le matin de la bataille de Tudèle.

Trois mille hommes tués ou blessés, autant de prisonniers, 2 drapeaux, 26 canons pris, indiquent l'étendue d'un désastre qui impressionnait le maréchal Lannes lui-même : « Depuis que j'ai fait la guerre, je n'ai pas vu une déroute aussi complète (1). » Dans cette fuite, il y eut un affolement qui fait songer aux moulins à vent de don Quichotte, puisque la chapelle de Taragona, pleine de poudre, ayant sauté, les carabiniers royaux, au milieu de la nuit, attaquèrent l'épée à la main le bâtiment en flammes, croyant lutter contre des artilleurs français. Au bout de quarante-huit heures, Castaños put à Calatayud reformer un peu ses fuyards ; tous ces gens criaient à la trahison et il lui fallut passer une revue en personne pour leur démontrer par sa présence qu'il n'avait pas déserté. La Junte suprême était obligée de sacrifier les généraux malheureux ; elle infligea au vaincu de Tudèle une destitution déguisée en le rappelant, avec des honneurs, à Aranjuez (2). A la même heure le vainqueur, malade au point de ne pouvoir se tenir à cheval, transmettait son commandement au maréchal Moncey ; celui-ci avait pour objectif de prendre Saragosse et recevait de l'Empereur les bases conciliantes de cette capture désirée : « Pardon et oubli du passé, respect des propriétés particulières, des biens d'Église (3). » Son collègue, le maréchal Ney, que Lannes avait oublié de

(1) Lannes à l'Empereur, 23 novembre 1808.

(2) La Peña lui succéda, et Venegas, ayant arrêté à Bubberca (29 novembre) la poursuite du général Lagrange, redescendait à Guadalaxara.

(3) Berthier à Moncey, 27 novembre 1808.

prévenir de sa victoire, et qui se morfondait à Soria, allait « poursuivre vivement l'épée dans les reins, telle direction qu'il puisse prendre », Castaños, à qui deux jours d'avance permirent d'échapper et de se cantonner à Guadalaxara, proche Madrid. — Ainsi s'évadait de la vallée de l'Ebre cette armée d'Andalousie qui avait préoccupé Napoléon, mais en trompant son dessein (1).

Maintenant que les troupes espagnoles avaient disparu loin dans le sud, il ne tarda plus à courir vers la capitale. Burgos lui demeura comme une place d'armes, centre de ravitaillement sur la route de France; il laissa le général Mathieu Dumas présider à cette organisation, il nomma gouverneur le général Darmagnac, afin d'y préparer éventuellement la résistance de 3 ou 4,000 hommes pendant trois ou quatre mois; d'un geste il convia son frère Joseph à le suivre, sans lui permettre toutefois de rapprocher les distances; et prenant en main les 6,000 soldats de sa garde, encadré des 20,000 combattants du corps entier de Victor descendu de la Biscaye, il décida le départ sur deux routes parallèles : celle de Ségovie et de Somo Sierra; par la première marcherait Lefebvre, précédé de tous les dragons de Milhaud; par la seconde, l'Empereur s'avancerait en personne. Il quitta donc Burgos le matin du 23 novembre. Le soir il établissait le grand quartier impérial à Aranda.

II

Dans cette petite ville aux maisons mal bâties sur des rues tortueuses, il demeura une semaine. Là, il calcula les effets

(1) « Le but du mouvement de l'Empereur est d'empêcher Castaños de pouvoir se replier sur Madrid. » Berthier à Gouvion Saint-Cyr, 25 novembre.

de la victoire de Tudèle, regretta la maladie et la fatigue de Lannes, précisa à Moncey ses intentions sur Saragosse, s'impatienta de ce que Ney n'exécutait par ses ordres avant de les avoir reçus. Il apprit comment les Espagnols, avec la garnison de Madrid, des régiments en formation et les débris des troupes de Belveder, aggloméraient tant bien que mal, sous le nom « d'Armée de réserve entre Madrid et les cols », une vingtaine de mille hommes répartis : la moitié à Somo Sierra, 3,000 à Ségovie, 4,000 à Madrid même ; il se réjouit de savoir qu'ils seraient dirigés, à distance, par un triumvirat militaire : Castelar, Morla, Eguia, car cette preuve d'anarchie dans le commandement lui donnait beau jeu.

Alors il confia à Savary deux régiments de fusiliers de la garde et quelques canons pour pousser une reconnaissance. Celui-ci s'approcha au pied de la montagne, jusqu'au bourg de Sepulveda. Il y avait là des troupes régulières, des paysans armés, six bouches à feu et un parti de cavalerie. Savary se flatta d'enlever la nuit un cantonnement « mal gardé », et dès le lendemain d'occuper Somo Sierra ; il croyait à la facilité du passage, selon l'opinion accréditée autour de l'Empereur. Une surprise, une escalade, les ténèbres, le duc de Rovigo se sentait dans son élément, mais l'assaut d'une position militaire n'est pas une opération de gendarmerie. La fusillade des Espagnols embusqués l'accueillit avant le petit jour ; troublé, il se contenta de capturer quelques isolés, de ramener ses propres blessés (1) et « renonça très sagement à enlever la ville ». Humilié cependant d'avoir été obligé de reculer avec des troupes de la garde impériale, ce qui faisait pousser des hurrahs aux Espagnols, il demanda au général Lapisse de le rejoindre avec toute sa division pour

(1) Une trentaine, *Mémoires de Larrey*, t. III, p. 248.

une revanche contre ces insolents, et en même temps il écrivait des fanfaronnades au major général (1). L'Empereur, qui sans doute avait voulu donner à bon compte un peu de lustre guerrier au blason de ce nouveau duc, ne pensa pas conduire plus loin l'aventure : il lui fit dire par Berthier que « sa reconnaissance avait rempli le but qu'il désirait » et qu'il le priait de remettre l'épée au fourreau, « l'intention de S. M. n'étant pas que les soldats de la garde fassent l'avant-garde » (2).

C'est resté un problème (et chacun des historiens des deux camps l'a voulu résoudre à son avantage) de savoir si Savary s'arrêta ou fut arrêté : 3,000 hommes qu'il commandait et l'engagement qui dura quatre heures sont bien du monde et beaucoup de temps pour appeler une simple escarmouche ce véritable combat. Par contre, le régiment d'Alcantara, qui accusa une perte de 60 hommes et de 6 officiers, aurait vraiment à peu de frais payé l'honneur d'arrêter l'armée française. Enfin il demeure à la fois avéré et incompréhensible que le lendemain soir, dans la nuit du 29 au 30, les Espagnols, les « vainqueurs », délogèrent en silence, précipitamment, sans cause, sans une action nouvelle de notre part, pour aller, non à Somo Sierra où leur présence était utile, mais à Ségovie où ils n'avaient que faire; ce départ en mauvais ordre n'est pas le fait de gens victorieux, ni l'indice de ce mâle courage ayant assuré le succès de la veille et illustré de si récents lauriers. Les patrouilleurs de Lasalle s'aperçurent de cet abandon inopiné de Sepulveda, et l'on courut avertir l'Empereur. Son monde s'était reposé pendant la journée, il ordonna de partir sur Somo Sierra. Lui-même

(1) « Je regarde cette opération comme infaillible », 28 novembre, 7 heures soir.

(2) *Les Mémoires du duc de Rovigo*, avec une discrétion intempestive, ne disent mot de l'affaire de Sepulveda.

de très bonne heure le 30 novembre, avec ses escadrons de suite, était en selle.

Il réveille, en traversant les premiers cantonnements, les officiers endormis dans leurs manteaux, et se mêle aux bataillons qui marchent bon pas vers la montagne. — Cette chaîne, sorte d'épine dorsale de l'Espagne, s'élève entre les plateaux des deux Castilles et sépare le Tage du Duero; le *puerto*, le passage, est à 1,500 mètres d'altitude; on y accède par une route carrossable bien entretenue, à travers un pays stérile et désert, au milieu de croupes arides et pierreuses; la montée commence à la *Venta* de Juanilla; le versant nord est un défilé de cinq kilomètres où coule, dans la direction de Sepulveda, le ruisseau du Duraton, resserré entre deux collines de rochers : le Barrancal et la Cebollera. Des piliers de maçonnerie jalonnent le chemin tournant au bord du torrent que l'on traverse sur un petit pont vers le milieu du parcours. Par ces lacets on parvient en haut du col qui s'ouvre moins étroit sur l'autre versant en une pente plus douce, celle qui descend vers Madrid. A la coupure de la gorge un ermitage, et dans l'enfoncement du plateau une centaine de maisons d'un méchant village de bergers.

Les Espagnols estimaient la position inexpugnable : ils avaient réuni là 8 à 9,000 hommes avec un soldat de cœur don Benito San Juan, maréchal de camp et inspecteur général de cavalerie; les bataillons étaient placés en échelons sur les deux flancs de la montagne; à chacun des trois coudes de la route, barrant la chaussée, quatre pièces de canon qui battaient le terrain sur toute la longueur de ces positions successives, et en haut, enfilant la dernière montée, près de la chapelle crénelée, une batterie protégée par des parapets et des embrasures. A droite et à gauche, au-dessous des crêtes, des tirailleurs surveillaient l'entonnoir qu'il s'agissait pour nous de gravir contre des feux de face et de flancs par des

circuits qui ramènent quatre fois sous la plongée des défenseurs.

Le temps était nébuleux, des couches de brouillard emplissaient la vallée, enveloppaient le pied de la montagne, voilaient la pâle lueur d'un soleil de novembre. Le commandant Lejeune, parti en éclaireur dans cette brume, n'avait rien pu distinguer des positions de l'ennemi bien qu'il s'en fût rapproché si près qu'il entendait les voix de leurs sentinelles (1). — Notre mouvement s'exécutait par toute la division Ruffin en trois colonnes parallèles : à droite et à gauche, gravissaient les escarpements du Barrancal et de la Cebollera, le 9^e d'infanterie légère d'un côté, de l'autre le 24^e de ligne ; — au centre, marchant sur la chaussée, le 96^e. Ce dernier corps, rencontrant un terrain plus aisé, devança les troupes qui auraient dû le précéder au contraire. Il s'en aperçut, s'arrêta au fond de la vallée, à la hauteur du petit pont où le général Sénarmont accompagna de quelques boulets la fusillade qui crépitait sur les collines. La force du soleil de midi perçait le brouillard et le ciel s'éclaircissait. — L'Empereur, qui regardait passer son monde assis sous un arbre près d'un feu de sarments, avec sa lorgnette examina longuement cette gorge inaccessible, et s'impatientant de la lenteur des attaques des crêtes, songea à tout brusquer en fonçant par la route de la vallée. Il envoya le colonel Piré pour reconnaître ; celui-ci, accueilli par la mitraille dès qu'il fut en vue, laissa à l'abri d'un mamelon les chasseurs qui l'accompagnaient et revint bientôt avec « une figure un peu trop effarée » et une moue significative : « Impossible, Sire. — Je ne connais pas ce mot-là ! » cria l'Empereur, coupant l'air de sa cravache et

(1) *De Valmy à Wagram*, p. 106 à 110. — Cet excellent témoin a fait mieux que de nous raconter la bataille, il nous a laissé un tableau (au musée de Versailles) qui représente l'action de Somo Sierra avec une réalité saisissante.

foudroyant du regard le malavisé qui instinctivement faisait un mouvement de recul. Puis, par bravade de la fortune, pour détruire la chance de l'insuccès en niant l'évidence même, demandant l'impossible afin que personne n'osât discuter l'in vraisemblable, il voulut comme ajouter à la difficulté qui l'irritait et faire exécuter par des cavaliers cette ascension que des fantassins ne semblaient pas en mesure d'entreprendre. Se tournant vers son escorte : « Enlevez-moi ça au galop ! » — Il avait auprès de lui, comme escadron de service, les cheveau-légers polonais. Il les avait recrutés parmi la jeune noblesse de Varsovie et leur donnait rang dans sa garde. Sous le haut plumet de leur schapska cramoisi, dans leur veste bleue aux aiguillettes blanches, ils présentaient un coup d'œil élégant. Ce sont cependant des recrues qui à travers toute l'Europe, des rives de la Vistule au bord du Duero, ont suivi, en chevaliers fidèles, le héros qui a promis la délivrance de leur patrie. Cavaliers magnifiques depuis l'enfance, il y a trois mois à peine qu'on les a mis pour la première fois aux manœuvres réglementaires ; beaucoup n'ont jamais vu l'ennemi ; mais voici l'heure du baptême du feu. Le commandant Koziétulski a dégainé. « Au trot ! » — Et avant que la raison ait permis à la discipline de scruter l'ordre insensé, l'escadron est parti, le sabre haut, la tête sur l'encolure, bien en selle par quatre de front ; la chevauchée s'élançe et c'est un tourbillon de mort.

Au premier détour ils reçoivent le salut de l'artillerie espagnole ; Koziétulski s'affaisse ; ils sautent le fossé, traversent la batterie ; à la suivante, trois lieutenants tombent raides morts ; sous la mitraille, des deux côtés du chemin étroit, chevaux et cavaliers s'égrènent et jonchent les talus ; dans la poussée, les rangs se serrent ; les trompettes perdent l'haleine, mais les voix hurlent : « Vive l'Empereur ! » La pente raide qui coupe les jarrets, les pierres qui roulent sous

les sabots, les boulets qui sifflent sur les têtes, le torrent, les fossés, les palissades, les canons, rien n'émeut, rien n'arrête, et dans un hourra triomphal passant comme une trombe, ils sabrent les artilleurs, percent les servants, culbutent les caissons, arrachent les étendards : « Vive l'Empereur ! » — Ils ont couvert 2,500 mètres ; la charge a duré sept minutes.

Arrivés au sommet du col, un seul officier demeure indemne, le lieutenant Niegolowski, collet, giberne, schapska troués par les balles ; avec le tronçon de sa lame, il s'élançe sur cette dernière batterie, un boulet abat son cheval et lui casse la cuisse, il tombe désarçonné, entouré d'Espagnols, deux coups de feu l'atteignent à la tête, huit coups de baïonnette au corps. A bon droit, il pourra dire plus tard : « peu d'hommes ont vu la mort de plus près ». — La poussée a été si rapide, si inattendue, si effrayante, l'effet communicatif de la démoralisation si profond, que les Espagnols retranchés derrière leurs pièces s'enfuient en jetant des cris de détresse, oubliant leur nombre, leur position, leur devoir. Les volontaires de Madrid se croient tournés et lâchent pied ; en face du centre qui ploie, les ailes s'effondrent ; sur le plateau les Polonais courent en vainqueurs. — Derrière eux, le long de cette route encombrée de débris, mais sans recevoir une balle, le reste de leurs camarades, puis les chasseurs de la garde gravissent lentement les pentes que l'éclair de l'héroïsme a traversées comme la foudre. — Le maréchal Bessières monte, s'approche de Niegolowski étendu : « Monseigneur, je me meurs (1) ; mais voici les canons que j'ai pris ; dites cela à l'Empereur ! » — L'Empereur en personne arrive, l'œil en fête, il se penche et donne la croix d'honneur à celui

(1) Il survécut à ses blessures, fit plus tard la campagne de Russie et devint colonel. Il eut toujours à cœur de rectifier les détails de cette charge de Somo Sierra, notamment contre le récit fantaisiste, selon lui, qu'en donnait M. Thiers dans le 33^e livre du *Consulat et l'Empire*.

qui le premier et le plus jeune du régiment recevait cette distinction rêvée (1).

Ces braves ont laissé sur leur exploit un rayon immortel. Formé à l'école de l'honneur, le dévouement magnifique de ces fils de la vieille chevalerie polonaise brisa la résistance d'une armée entière dans un poste réputé imprenable. Ils ont montré une fois de plus ce que peut une troupe qui a de la race, des traditions et le feu sacré. De cette poignée d'hommes — ils n'étaient pas plus de 150, — 83 tombèrent, tués ou blessés; tous les officiers furent atteints, quatre sur huit moururent. Un Français, Philippe de Ségur, officier d'ordonnance de l'Empereur, avait, à côté d'eux, chargé « en amateur »; il reçut cinq blessures, c'est justice de le nommer comme ce fut justice, après l'avoir fait colonel, de l'envoyer, encore tout chancelant, porter à l'Impératrice les drapeaux conquis.

Cependant nos bataillons arrivaient à leur tour et débouchaient sur les deux flancs; ils avaient perdu moins de cent hommes avec cinq officiers seulement blessés; ils ramassaient canons, fourgons, 200 caissons, le trésor et cinq étendards. — En vain le général San Juan, en désespéré, se bat entouré de son état-major; blessé, il est entraîné vers Ségovie, roulé par le flot de ses soldats affolés dans la fuite honteuse, *la fuga mas vergonzosa*. Et ces misérables, comme pour faire oublier la lâcheté par la barbarie, tournant leurs armes contre leur chef, l'attachent à un arbre, l'assassinent brutalement.

Sur le revers de la Sierra la poursuite continue, le second escadron des cheveu-légers, les chasseurs de Lefebvre-Desnouettes dévalent dans la plaine et leur course vertigineuse les conduit, à la tombée du jour, dans les maisons de Bui-

(1) « Puissent beaucoup de jeunes gens avoir un pareil jour de fête! » écrivait quarante-cinq ans plus tard, dans un juste orgueil, André Niégowski encore tout ému de ces souvenirs du 30 novembre 1808.

trago où les habitants, en stupeur, voient entrer au plein galop ces Français dont les ombres gigantesques, comme une vision fantastique, se profilent au clair de la lune. L'Empereur y coucha dès le soir même. Le lendemain, il fait rassembler le régiment des Polonais, se porte sur le front des escadrons, annonce qu'il accorde seize étoiles de la Légion, huit à la troupe; et après que les trompettes ont sonné à l'étendard, se découvrant : « Vous êtes dignes de ma vieille garde; je vous reconnais pour ma plus brave cavalerie! » — Quand les troupes en marche du duc de Bellune rencontrèrent les cheveau-légers, les officiers firent présenter les armes à ces vaillants camarades; les hourras éclatèrent des rangs : « Honneur aux braves! » — Et ceux-là s'y connaissaient.

La route de Madrid était ouverte. Sagement, l'Empereur voulait encore qu'elle fût assurée. Il n'avait aucune nouvelle précise des Anglais ni des Espagnols et les uns ou les autres pouvaient venir barrer le chemin; supposition vraisemblable puisque le jour de Somo Sierra, comme l'armée française descendait la montagne par la pente du midi, les Anglais la traversaient par la pente du nord au passage de Guadarrama, sans se douter de leur voisinage en cet étrange chassé-croisé. — Napoléon se fit précéder de Bessières au village de San-Augustin afin de pouvoir, suivant l'occurrence, pousser droit sur la capitale, ou tourner à gauche sur Guadalaxara contre Castaños, à droite contre le général Hope, vers l'Escurial; dans ces diverses directions partirent « de forts détachements commandés par des officiers intelligents ». Puis, comme arrivaient très à propos les rapports des maréchaux Moncey et Ney sur leurs dernières opérations, tranquillisée, à l'abri d'un immense parti de cavaliers qui allèrent sabrer jusqu'aux portes de Madrid, S. M., parut, le 2 décembre, dans l'après-midi, sur les hauteurs de Chamartin d'où l'on

découvrait la ville. C'était un anniversaire heureux : le sacre et Austerlitz. Les Polonais en témoignèrent leur enthousiasme par des cris de : *Vivat César!* (1)

On envoya sommer l'ennemi; ce parlementaire, le commandant de Soulages, faillit y laisser la vie : à grand'peine un poste des gardes wallonnes parvint à le dégager de la populace dont l'irritation voulait massacrer non seulement tout Français, mais tout Espagnol qui parlerait de se rendre; dans leur virulence ces gens en guenilles trouvaient même trop mince le rang de ce cavalier chamarré d'or, ils prétendaient recevoir la visite du maréchal Bessières en personne. — Et cependant la résistance était-elle possible?

La Junte centrale avait quitté la capitale le 30 novembre et accepté un gîte à Aranjuez, avant de courir chercher son abri plus loin encore à Badajoz. Un « conseil de défense », présidé par le duc de l'Infantado, siégeait à l'hôtel des Postes, au centre de cette agitation de la *Plaza del Sol*, la véritable maîtresse de Madrid. Le marquis de Castelar, Thomas de Morla y représentaient l'élément militaire; le gouverneur don Fernando Vera, le corrégidor don Pedro de Mora, des alcades, des intendants, plusieurs conseillers de Castille, l'élément civil; cette multitude de personnages ne donnait pas à la réunion une grande cohésion. La population s'échauffait elle-même aux nouvelles du péril : dès le matin, dans les églises, le soir encore dans les théâtres, les colères s'exaltaient : ici une prédication belliqueuse suivie de litanies suppliantes, là une scène patriotique couronnée de couplets provoquants; dans les salles *del Principe* ou de *la Cruz* les timides atteignaient le diapason des plus militants à écouter le *Bombeo de Zaragoza* ou les *Patriotes d'Aragon*; les plus moroses se déridaient à ouïr la *Fin de Napoladron*, « sermon

(1) Notices historiques du général Dautancourt.

prêché dans la cathédrale de Logroño par le nouveau prédicateur Joseph ex-roi de Naples, roi d'Espagne en rêve » ; ou encore à entendre le *Napoleon rabiando*, « tragédie burlesque » dont la scène, disait l'auteur, « devrait être aux enfers, mais pour le moment est située dans le cabinet du palais de Bayonne ». De main en main on se passait les numéros du *Semanario patriótico*; jamais telle affluence dans la rue des *Coquillos* et sur la petite place *Santo Domingo*, au seuil des boutiques des libraires où péroraient les généraux en chambre. Pas une *señora* qui eût osé refuser son nom à la nouvelle confrérie *Congregacion de lavado y cosido* (du lavé et du cousu), sorte d'ouvroir pour coudre le linge des soldats et préparer de la charpie.

On savait bien qu'on n'était protégé que par des murs crénelés à la hâte et aux principales portes (*Recoletos, Santa Barbara, Alcala*) des levées de terre garnies de canons, une trentaine en tout. Mais on s'animait à se heurter aux barricades, dans les rues, au travers des places, en face des églises, des couvents transformés en bastions. Trois ou quatre cents hommes de troupes régulières, venus de l'armée du Centre ou restés de celle d'Andalousie, se renforçaient des volontaires de l'enrôlement du 7 août et de la conscription toute récente du 23 novembre (1). Autour d'eux des bandes de paysans ayant fui leurs foyers, toute la population exaltée des faubourgs, des bourgeois en armes, des religieux en prières, des femmes qui montaient sur leurs balcons des pavés pour les jeter à la tête des envahisseurs, exaspérant leurs sentiments de leurs propres paroles et du danger prochain de ceux qu'elles aimaient. Plus de bonne volonté que de force,

(1) Elle devait comprendre les citoyens de seize à quarante ans, les *hidalgos* de Madrid, les tonsurés sans service ecclésiastique, les chanoines non prêtres, les novices des ordres religieux, les docteurs et licenciés « sans chaire », les soldats retraités, les fils uniques de laboureurs.

beaucoup de bruit surtout, car le tocsin résonnait dans les 133 clochers de Madrid et portait au loin, sur la campagne, l'annonce d'un péril qui obligerait bientôt à transformer la sonnerie d'alarme en glas des funérailles.

La foule, par là même qu'elle est la foule et privée de raisonnement, n'est jamais intelligente, rarement elle est juste, souvent elle devient cruelle. Une fois de plus se manifestait cet état d'âme. Au Prado, on distribuait assez confusément piques, fusils et munitions, transportés au risque des imprudents qui les maniaient, comme il advint à ceux qui furent mutilés en déchargeant les caissons d'artillerie. Des cartouches se trouvèrent pleines de sable et non de poudre. Qui soupçonner? Les moines qui travaillaient à l'Arsenal? Leur robe non moins que leur intransigeance les mettait au-dessus de la suspicion; mais le cri de « trahison » circulait; le nom d'un des officiers municipaux fut prononcé : le marquis de Péralès; — on dit qu'une femme abandonnée satisfaisait ainsi cruellement sa jalousie et sa vengeance; — plus l'accusation est vague mieux elle est acceptée; on se précipite à la demeure de Péralès; le bruit couvre le reste; percé de coups de poignards, le malheureux est rageusement promené dans les rues par des énergumènes qui ne connaissaient pas l'homme et peut être se trouvaient oublieux déjà du prétexte de leur forfait.

Napoléon, entouré des dragons de la Houssaye et de la Tour Maubourg, établit sa tente à gauche de la porte d'Alcala où s'ouvrait la fusillade. Il attendait l'infanterie. Dans un large cercle de factionnaires l'arme chargée, il arpentait le sol, les bras croisés, le front soucieux, « paraissant enfoncé dans de profondes réflexions(1) » et même « de fort méchante humeur » (2). Les troupes ennemies ne pouvaient le précoc-

(1) *Souvenirs du colonel DE GONNEVILLE.*

(2) Colonel VIGO-ROUSSILLON, fragments de *Mémoires.* (*Revue des Deux Mondes*, août 1891.)

cuper longtemps, mais une prise de vive force l'irritait; il s'était flatté d'entrer dans cette capitale ouverte au moins aussi aisément que dans Milan, Vienne ou Berlin. Les barricades de ces fanatiques, fussent-elles médiocres et chétives, arrêtaient la volonté impériale; elles accusaient publiquement la ténacité de l'opposition faite à Joseph Bonaparte. Il lui parut nécessaire de frapper vite et fort. C'est dans cette disposition d'esprit qu'il reçut la réponse à sa sommation : « Madrid s'ensevelira sous ses ruines avant que de se rendre. » On a dit que le général espagnol (son nom ne nous est pas parvenu) désigné pour apporter une déclaration si conforme à l'exaltation des âmes, s'était trouvé accompagné d'une troupe d'hommes du peuple chargée tout autant de confirmer sa parole que de surveiller sa conduite. Un soldat eût hésité à avancer devant d'autres soldats, à propos d'une ville sans remparts, une proposition si peu capable d'être longtemps soutenue; elle ne pouvait être proférée que par un orgueil patriotique, inconscient des possibilités, aveugle dans son entêtement.

Napoléon demeurait vraiment résolu à épuiser tous les moyens d'apaisement, à éviter une résistance désespérée; il renouvela sa démarche : pendant la nuit du 2 au 3 décembre il fit passer dans la ville un colonel d'artillerie espagnole prisonnier à Somo Sierra, porteur d'une lettre du prince de Neuchâtel : il parlait d'épargner les horreurs de l'assaut à tant d'habitants paisibles. Le marquis de Castelar, avant de « répondre catégoriquement », prétendit « consulter les autorités constituées et connaître les dispositions du peuple ». Il voyait clair et demandait seulement à gagner du temps. Mais les minutes comptaient double. Dès l'arrivée du 1^{er} corps, la veille à six heures du soir, une division d'infanterie avait enlevé le petit cimetière crénelé du faubourg de Chambéri. Pendant toute la nuit, profitant d'un éclatant clair de lune,

le général Sénarmont amenait ses batteries en face du *Retiro*, la seule enceinte fortifiée qui pût compter; à l'aube, il mêlait les lueurs de ses canons aux rayons d'un soleil étincelant sur la gelée blanche; la brèche ne tarda guère à s'ouvrir dans la muraille en briques; la fusillade des défenseurs se prolongeait, courageuse, par la rue d'Alcala, mais infructueuse, en face des feux de pelotons qui balayaient le *Prado*. La trouée était si décisive qu'à onze heures du matin, l'Empereur arrêta l'action, malgré l'insuccès rencontré au nord de la ville en face de la caserne des gardes du corps, masse énorme de pierre sur laquelle les boulets n'avaient pas de prise. Contre son aide de camp le général de Lauriston, porteur de la mauvaise nouvelle, Napoléon eut beau se mettre « dans une colère épouvantable (1) », après une fusillade terrible de vingt et une heures, le général Maison blessé au pied dut se retirer (2).

La troisième sommation parvenait à la Junte militaire; on tergiversa un moment; les circonstances devenaient pressantes : le drapeau blanc flotta et vers le quartier impérial se dirigèrent Thomas de Morla, don Bernardo Yriarte. L'audience donna toute liberté à Napoléon pour ces apostrophes qu'il affectionnait; Morla avait joué à Cadix un rôle équivoque, un rôle brutal à Andujar, à Séville un rôle arrogant, il offrait prise à la tempête; elle éclata : reproches pour les massacres, ironie pour les fanfaronnades, insultes pour les intentions : « Vous employez en vain le nom du peuple, vous l'égarez par des mensonges ! » Puis un flot de paroles, une injure au général Dupont, les Espagnols comparés aux « Bédouins du désert » ; en revanche les Anglais, chaque jour publiquement traités de fourbes devant toute l'Europe, tout à coup offerts en exemple pour leur respect des conventions militaires.

(1) Général BICARRÉ, *Mémoires*, p. 231.

(2) Rapport du général Lapisse. — VIGO-ROUSSILLON, *Mémoires*.

L'Empereur proféra ainsi avec véhémence beaucoup de sentences; quelques-unes se trouvaient justes; il en dit qui l'étaient moins lorsqu'il invectiva comme « lâches et barbares » les officiers espagnols pour se barricader contre lui dans la ville et se défendre derrière des murs au lieu de « s'aller mettre en bataille au milieu de la plaine » (1). — La conclusion fut : « Partez sur-le-champ ! si vers les 3 heures après-midi je ne vois point des étendards tout en haut des clochers comme signal de votre soumission, je donnerai l'ordre de tout passer demain au fil de l'épée. »

Conscient de sa force, l'Empereur employait ici au moins pour autant l'intimidation; il appliquait ce procédé que les Anglais ont depuis fait passer dans l'usage courant du jargon moderne : le *bluff*; il se fût trouvé fort déçu d'une résistance prolongée; éprouvant de légitimes incertitudes sur cette armée de Castaños se reformant sur son flanc à quelques lieues de lui, et qui pouvait prendre à revers le 1^{er} corps occupé à l'attaque de Madrid; un simple coup d'audace de ces médiocres adversaires suffisait à compromettre tout son plan; quelques jours plus tard il avouait s'être trouvé un moment dans une « situation sérieuse »; et son premier soin, dès qu'il le put, fut d'écarter ce cauchemar en faisant manœuvrer sur Guadalaxara les divisions du maréchal Victor, rendues disponibles par la reddition de la capitale (2).

(1) Rapport du général Belliard, 4 décembre 1808. *Archives de la Guerre*.

(2) « On peut concevoir dans quelle situation embarrassante l'Empereur se serait trouvé si les défenseurs de Madrid, refusant d'écouter ses sommations, avaient continué à résister avec vigueur pendant que l'armée du Centre se serait dirigée au secours de la capitale en venant prendre à revers ses assaillants; rien ne pouvait empêcher ce mouvement, car le maréchal Ney se trouvait à cinq marches derrière et ne pouvait entraver sa manœuvre, elle pouvait librement marcher sur Madrid par Alcalá. L'Empereur aurait été obligé d'abandonner ses attaques déjà commencées sur Madrid et l'on peut prévoir l'enthousiasme qu'aurait produit sur la population de la capitale, comme sur le reste de l'Espagne, cette retraite; et lorsque l'Empereur, après avoir repoussé l'armée du Centre, serait revenu sur Madrid, il aurait

Les talents et l'émotion de Morla ne lui permettaient pas de deviner les chances suprêmes de la position ni la pensée secrète de son interlocuteur; il ne comprit que la menace et sortit tout chancelant de l'entrevue; le soldat se trouva moins ferme ici, ayant la conscience moins nette, que le pacifique Yriarte qui n'avait point baissé les yeux devant le vainqueur.

L'effroi gagna la Junte; la résistance paraissait impossible. Mais pour elle le premier danger à écarter c'était la fureur de la populace; ensuite il faudrait éloigner les patriotes assez compromis pour se fier médiocrement à l'aménité du triomphateur. L'Infantado avait pris les devants : dès la nuit précédente sous le prétexte, plausible d'ailleurs, d'aller chercher du secours, déguisé, il sortait, de la ville, avec la mission de ramener ces troupes de Castaños qui précisément souciaient l'Empereur. — Il était arrivé jusqu'à Alcala, franchissait à gué le Henarès, et, à l'heure où parlementait Napoléon, trouvait à Guadalaxara les débris lamentables de cette armée du Centre, en retraite depuis Tudèle, fondue sous la mitraille, la désertion et la débandade, comme les boues du chemin sous le soleil d'hiver (1).

peut-être trouvé les habitants résolus, comme ceux de Saragosse, à s'ensevelir sous les ruines de la ville. Les conséquences d'un pareil événement seraient devenues encore plus graves si l'armée anglaise s'était trouvée à proximité de Madrid, comme cela avait failli se produire. » Commandant BALAGNY, *Campagne de Napoléon en Espagne*, t. III, p. 148.

(1) « Madridejos, 7 décembre 1808. — J'écris en toute hâte à mon père; je vais vers l'Andalousie en retraite. J'ai laissé l'armée à Guadalaxara et à Alcala. J'ai fait 36 lieues en deux jours d'Alcala jusqu'ici, seul et n'ayant que l'aide de Dieu, par les montagnes et à travers champs sans m'arrêter jusqu'à ce que je me sois vu en lieu de sûreté... Toutes les troupes qui étaient à Madrid s'enfuient la queue entre les jambes vers l'Andalousie par ordre du général Llamas; ce sont des perdreaux!! — Louis BAENA. »

« Alcazar, 9 décembre 1808. — Le dimanche 4 du courant notre gouverneur est sorti à cheval précédé du crieur et du tambour de ville et a proclamé sur la place au nom de *notre Dieu, notre roi et notre patrie*, que Madrid était attaquée par une nombreuse armée française et que tous ceux qui

De son côté, le marquis de Castelar estima qu'il avait le temps de faire évader les quelques bataillons de troupes régulières ; et à leur tête, suivi de toute l'artillerie attelée, accompagné d'une foule de paysans, d'un grand nombre de citoyens en état de craindre et de fuir, il gagna la campagne au pont de Ségovie, sur la rive droite du Manzanarès ; il était protégé par les ténèbres et peut-être la connivence tacite de Napoléon (1), car nos patrouilles de cavalerie entouraient la ville sans fermer cette issue de la souricière. Quand, au jour, l'artillerie se mit en position pour reprendre le feu contre la caserne des gardes de corps, elle trouva ce grand bâtiment vide : la garnison avait décampé (2). Morla retournait à ce moment auprès de l'Empereur : il était autorisé à signer toute capitulation. Elle ne faisait aucune mention du roi Joseph ; c'était un acte entre une population vaincue et son conquérant. — Dès midi, le général Belliard occupa fortement les postes des différentes portes et traversa la ville tambours battant, clairons sonnans, musique en tête. Tout ensemble la prudence politique, le désir d'en finir vite et sans carnage, l'attrait d'un beau geste animaient Napoléon ; des témoins intimes de sa conduite, confidents autorisés de sa pensée, ont relaté ces marques de sentiments dignes

pouvaient porter les armes devaient aller secourir la capitale et l'aider à détruire les Français. Effectivement dans les journées du lundi et du mardi tous les jeunes gens sont partis d'ici, mais ils n'ont pas été au delà de Madridejos et sont déjà de retour. Dans toute la journée d'hier et celle d'aujourd'hui nous n'avons cessé de voir passer les soldats de nos armées qui, voyant les trahisons des généraux et ne voulant pas mourir entre les mains des ennemis, se sont retirés pour se réunir bientôt afin de nous défendre tous...

— Antonio MONJÉ. »

AF IV, 1615, dossier 4. Lettres interceptées à Madridejos, décembre 1808.

(1) « Plusieurs auteurs ont affirmé, avec vraisemblance d'ailleurs, que c'était à dessein que l'Empereur avait laissé une issue à la garnison, afin de ne pas la mettre dans l'obligation de faire une résistance désespérée et de venir ainsi plus vite à bout de la capitale privée de forces régulières. » Commandant BALAGNY, t. II, p. 484.

(2) Général BOULART, *Mémoires*, p. 205.

d'éloges; j'en veux pour garant, sans oublier naturellement que c'est un courtisan qui écrit à un ministre, cette lettre de Hédouville :

... Hier, de 4 à 6 h. du matin, j'ai été appelé dans la tente de l'Empereur, auprès de laquelle j'avais passé la nuit, — pour traduire à Sa Majesté la capitulation que proposaient les défenseurs de Madrid. C'est là que j'ai vu l'Empereur vraiment grand et sublime. Loin de garder le moindre souvenir des invectives atroces que ces peuples, dans leur délire, n'avaient cessé de vomir contre lui, il n'avait d'autre sollicitude que de sauver cette ville des calamités de la guerre et des horreurs du pillage. Accordant aux députés plus qu'ils n'osaient demander, c'est dans ce moment qu'il a déployé tout ce que la clémence a de plus touchant et de plus auguste. Je regarde comme le plus beau jour de ma vie celui où S. M. m'a permis d'être témoin de cette discussion qui décidait du sort d'un pays où j'ai été accueilli quand j'étais dans l'infortune. La capitulation prouvera à V. Exc. la modération du vainqueur. J'ai passé la journée à en reconnaître les heureux effets, dans la tranquillité, dans le bonheur dont jouissent les habitants de cette capitale. Je n'ai pas été peu surpris, en visitant le palais du Roi, d'y reconnaître les mêmes richesses en tableaux et ameublements que j'y avais admirées il y a dix ans (1).

Par ordre, l'événement fut présenté à tous les yeux sous les couleurs les plus douces; et autant que les horreurs de la guerre peuvent prêter à l'idylle, les historiographes eurent mission d'enguirlander leur plume. L'exemple leur était donné dans ce 14^e *Bulletin* de la Grande Armée (2) qui parle de « doux souvenirs », « d'hommes honnêtes », de « citoyens paisibles » et, avec le ton de la bonhomie, trouve le loisir de vanter pour ce mois de décembre les charmes d'une température

(1) Théodore Charles de Hédouville au duc de Cadore, vol. 677, fol. 266. — Le comte de Hédouville était alors ministre plénipotentiaire près du prince Primat; il avait été le condisciple de Bonaparte à Brienne. Il était frère du général de Hédouville, sénateur.

(2) 5 décembre 1808, *Correspondance de Napoléon*, t. XVIII. « Document qui relève plutôt du genre anecdotique », dit le commandant Balagny.

« semblable à celle dont on jouit en France dans les plus belles journées du mois de mai » (1). — La gravure popularisa un épisode tout à fait digne des « âmes sensibles » : une troupe française force dans la rue d'Alcala le « palais » d'un général espagnol octogénaire; le « respectable vieillard » s'avance, tenant par la main une jeune fille belle comme le jour mais pudiquement voilée, il s'approche de l'officier : « Camarade, voilà ma fille, je lui donne 900,000 francs de dot; sauvez-lui l'honneur et soyez son époux (2) ! » C'est un conte de fées, que traduisit aussitôt l'imagerie d'Épinal; et pour correspondre mieux à la mode de l'époque, le vieux général est figuré en pourpoint de troubadour avec une fraise à la Henri IV (3).

Plus réellement émotionnant, parce que vrai et naturel, le *trait* de l'Empereur en faveur de M. de Saint-Simon. — Claude de Saint-Simon, marquis de Montbléru, né en France et jadis député de la noblesse d'Angoumois aux États généraux, était depuis vingt-huit ans au service de l'Espagne. Sous Charles IV, il avait, comme lieutenant général, fait la guerre en Roussillon et en Portugal; il venait de contribuer à la défense de Madrid, et bien qu'il y ait été blessé, on peut se demander si c'était de très bon cœur (4). Non moins qu'à tous les autres officiers, la vie et la liberté lui étaient garanties par l'article 3 de la capitulation. L'Empereur s'avisa que ce devait être un « émigré » et un conseil de guerre le condamna à mort. Mlle de Saint-Simon, conduite par le général Sébastiani, s'alla jeter aux pieds de Napoléon, se traînant à genoux malgré les gendarmes de Savary (5). Après quelques

(1) Précisément le colonel Vigo-Roussillon, dans ses *Souvenirs*, note au contraire que le froid était vif et qu'au bivouac on manquait de bois.

(2) Quatorzième bulletin de la Grande Armée.

(3) Bibliothèque nationale. *Estampes*. Collection Hennin.

(4) En effet, peu de jours auparavant, la populace soupçonneuse l'avait gardé à vue dans son hôtel. La Forest à Champagny, 18 octobre 1808.

(5) *Journal du maréchal de Castellane*, t. I, p. 39.

phrases sentimentales de circonstance l'Empereur néanmoins changea, pour la fille, la peine capitale du père en prison perpétuelle. M. de Saint-Simon, gardé à vue dans ses appartements, y put cependant recevoir des visiteurs, entre autres le chef de sa famille, que le hasard de la guerre amenait là, son cousin le duc de Saint-Simon, aide de camp du maréchal Ney (1). Avant d'être transféré, menottes aux mains, à Bayonne, il dut remercier, et les expressions de sa lettre ne ménagèrent pas les élans de la gratitude (2). Les courtisans s'émurent et ne parlèrent plus que d'Auguste et de Cinna.

Napoléon était resté installé aux environs, dans la villa du duc de l'Infantado, à Chamartin, où jadis séjournait Murat. Joseph, arrivé comme avec les bagages, à l'écart par ordre, par dépit et par dignité, se confinait à deux lieues de là au rendez-vous de chasse du *Pardo*. Il avait même, « la honte au front », renoncé à ses *droits* au trône d'Espagne attendant les instructions de l'Empereur « pour se rendre où il plaira à S. M. de l'envoyer (3) ». Madrid demeurait donc toujours cité espagnole, respectée des princes étrangers; mais bien qu'on eût assez promptement démoli les barricades, remis les pavés et nettoyé les rues avec des « corvées » de bourgeois enlevant les chevaux morts, l'ensemble conservait l'apparence d'une ville conquise. Les âmes se maintenaient encore plus farouches, la haine et la crainte

(1) DUC DE SAINT-SIMON, *Carnet de Campagne*.

(2) « Sire, Je vous dois la vie et la consacre toute et uniquement à la reconnaissance, au dévouement que dès ce jour et à jamais je jure à V. M. Il n'est plus aucune circonstance qui puisse me distraire un seul instant des devoirs que m'inspirent la magnanimité et la générosité de V. M. et c'est avec enthousiasme que j'offre à V. M. cet hommage d'admiration et de gratitude; et ce serait avec douleur que je me verrais privé de la possibilité de lui prouver la sincérité de ces sentiments. Je suis, avec le plus profond respect, Sire, de V. M. le très humble, très obéissant serviteur et sujet. — SAINT-SIMON. » « Madrid, 13 décembre 1808. » — AF IV, 1615, n° 318.

(3) Joseph à l'Empereur. Au Pardo, 8 décembre 1808. Publiée dans les *Mémoires* du roi Joseph (t. V), cette lettre manque aux *Archives nationales*.

ne désarmaient pas. Dès le 4 décembre au soir, et les jours suivants, sur la tête des Espagnols tombaient comme la foudre des décrets impériaux :

Suppression des deux tiers des couvents ;

Abolition du tribunal de l'Inquisition ; des droits féodaux, des douanes provinciales ; des justices seigneuriales ;

Destitution du Conseil de Castille, arrestation des conseillers « comme lâches et indignes d'être les magistrats d'une nation brave et courageuse ».

Peut-être, en d'autres temps, d'une autre main surtout, la généralité des Espagnols eût accepté avec satisfaction quelques-unes de ces graves mesures dont le moindre défaut était de trancher dans le vif sans laisser le moindre fil pour recoudre. Depuis la nuit du 4 août on n'avait nulle part aboli plus vite tant d'antiques coutumes ; des bienfaits « octroyés » par celui qui vous tient le pied sur la gorge empêchent de crier bien haut « merci » ; nul à Madrid ne s'en avisa, tout au contraire, et chacun s'émut de voir à la fois renversées de vieilles barrières qui semblaient une sauvegarde et détruites des garanties nouvelles solennellement promises. Il était surtout inopportun, au point d'en devenir maladroit, de s'aliéner brutalement, en prenant leurs biens, en envahissant leurs maisons, en détruisant leurs règles, ces « moines » auxquels on reconnaissait une si grande influence sur les esprits. Ennemis déclarés hier, insoumis aujourd'hui, les voici, demain, transformés en persécutés irréductibles et intéressants ; leur prestige grandit d'autant aux yeux de leur nombreuse clientèle (1).

(1) La propriété de mainmorte, en effet considérable en Espagne, pouvait à la fin du dix-huitième siècle attirer les critiques des économistes et les désirs des hommes d'État ; elle n'était pas l'objet de la jalousie ou de l'envie des populations : d'abord parce que beaucoup de personnes vivaient d'elle (aumônes, salaires, pensions, hospitalité, travaux), et aussi à cause du grand nombre même des gens d'église : sur 11 millions d'habitants, ils étaient

L'Inquisition, sans jouir auprès des Espagnols de la renommée terrible dont la gratifiaient de loin des personnes moins qualifiées qu'eux à la bien connaître, présentait cependant assez d'imperfections et d'anachronismes pour compter de nombreux adversaires; le préjugé qui, par ignorance des mœurs locales, fit porter la main à pareille heure sur ce tribunal incommode plus que redoutable, lui valut un regain de popularité. Il devint une institution nationale. Au lieu du chanoine Llorente, Napoléon aurait dû consulter l'auteur du *Mariage de Figaro*, Beaumarchais (1).

Des droits féodaux, ainsi que tout impôt, semblent toujours lourds aux contribuables; et des douaniers sur la frontière d'une province comme à la limite d'un royaume n'excitent jamais beaucoup de sympathies; néanmoins à l'annonce que « toute redevance personnelle » était supprimée, « toute justice seigneuriale » abolie, les moins prévoyants des Madrilènes n'éprouvèrent ni joie délirante ni gratitude démesurée, supputant déjà ce que leur coûteraient par contre les contributions de guerre et quelles libertés leur allaient procurer les commissions militaires. Ici encore déception et fureur chez tous ceux, fort nombreux, qui jouissaient de pensions, rentes, immunités ou avantages analogues dont l'ancien

184,000 pour partager 275 millions annuels, ils possédaient en moyenne 1,490 francs par tête, cela ne paraissait pas une proportion excessive. En France, il y avait 26 millions d'habitants, 130,000 membres du clergé, 200 millions de revenus; la moyenne donnait 1,540 francs par personne.

(1) Voici sa lettre au duc de la Vrillière : « Madrid, 21 décembre 1764.

« Cette terrible Inquisition, sur laquelle on jette feu et flammes, loin d'être un tribunal despotique et injuste, est au contraire le plus modéré des tribunaux par les précautions que Charles III, à présent régnant, a prises contre les abus dont on pouvait avoir à se plaindre : il est composé non seulement de juges ecclésiastiques, mais aussi d'un conseil de séculiers dont le Roi est le premier des officiers; la plus grande modération résulte du combat perpétuel des opinions de tous ces juges dont les intérêts sont diamétralement opposés... Les Espagnols nous reprochent avec raison nos lettres de cachet, dont l'abus leur paraît la plus violente des inquisitions. » — Louis DE LOMÉNIE, *Beaumarchais et son temps*, t. I, notes.

régime était prodigue à l'excès et qui tombaient pour faire cesser « un des plus grands abus introduits dans les finances d'Espagne ». — Enfin, le Conseil de Castille avait fait triste figure au cours des récents événements, son prestige était mort, son action nulle; on voulut cependant plaindre ses membres pour la brutalité du coup qui les frappait, s'apitoyer sur l'âge de ces vieux magistrats, la situation pénible où ils laissaient leurs familles dont les biens étaient confisqués; et on ressentit l'injure de voir traîner en prison les représentants amoindris du tribunal suprême du royaume.

Ces insultes gratuites au passé, ces craintes amères pour l'avenir se compliquaient d'un présent lamentable et douloureux : la *capitulation* garantissait la religion, la liberté, les propriétés, les emplois, les grades, les lois, les coutumes, les tribunaux des Madrilènes; elle promettait de ne poursuivre personne pour ses opinions, de ne point loger la troupe chez les habitants. Aucune de ces conditions qui n'ait été immédiatement méconnue. On en eut conscience au camp impérial, puisqu'on fit arrêter l'impression du texte de la capitulation et arracher à la hâte les rares exemplaires déjà affichés avec trop de zèle (1). Il ne demeurait plus que la loi arbitraire du vainqueur. Plus tard on s'avisa de trouver un prétexte : la capitulation était considérée comme *nulle* parce que la garnison, sortie en effet de la ville avant la signature de la reddition, ne s'était pas constituée prisonnière. L'argument avait lieu d'étonner dans la bouche de Napoléon; il avait tant blâmé le général Védel de s'être laissé comprendre dans la capitulation de Baylen, alors qu'il lui restait, disait-il, une issue dans la Sierra, comment pouvait-il reprocher aux Espagnols de s'être dérobés par l'issue de la plaine? Ils ne s'estimaient point captifs sans doute, puisqu'ils

(1) Berthier à Belliard, 5 décembre 1808.

avaient pu se retirer sans que personne fût devant eux qui les en empêchât (1).

L'Empereur eut donc les coudées franches pour appliquer sans retard cette loi des suspects qu'il avait édictée à Burgos contre l'Infantado et quelques autres grands d'Espagne échappés de Bayonne (2). Deux cents officiers espagnols furent pris comme otages devant être conduits en France; on les parqua dans une cour du *Retiro* et le soir on s'avisa seulement qu'on les laissait sans nourriture (3). Leurs camarades, servant dans l'armée « insurgée », eurent le délai d'un mois pour passer sous les drapeaux du roi Joseph, sous peine de la confiscation. Se créer des ressources pécuniaires sembla l'un des résultats les plus immédiats que l'Empereur voulait recueillir de la prise de la capitale (4). Une commission de séquestre fut nommée avec l'ordre de saisir, inventorier et gérer cette masse énorme de fortunes « vacantes ». Avant de la voir à l'œuvre, dès maintenant l'on peut deviner l'immensité de la besogne (5). Napoléon, à sa

(1) Cette raison ne fut point invoquée tout d'abord; aucun reproche n'est adressé à l'armée ou aux généraux espagnols; la capitulation est *nulle* comme « n'ayant pas été tenue par les *habitants*. »

(2) Deux d'entre eux, arrêtés à Madrid, protestèrent en plaidant leur innocence : « V. M. ne peut ignorer que dans les grandes villes l'opinion des personnes élevées est commandée par la nécessité de conserver la vie », disait le marquis de Santa Cruz, qui avec sa jeune femme et ses cinq petits enfants « se jetait aux pieds du grand et très grand Empereur et Roi. » — Le prince de Castelfranco expliquait que, malade depuis deux mois, il n'avait pu, sous peine de subir le sort du marquis de Peralès, se soustraire aux injonctions du peuple et aux ordres du duc de l'Infantado.

(3) Bulletin de La Forest à l'Empereur, 17 décembre 1808. Il y avait des vieillards, comme Gil de Lemos, l'ancien ministre; ils furent exemptés du voyage en France.

(4) « Il ne s'accoutumait pas à l'idée de porter son argent en Espagne et de ne pas vivre d'elle comme il avait vécu de l'Italie, de l'Allemagne et de la Pologne. » — DE PRADT, *Mémoires sur la révolution d'Espagne*, p. 220.

(5) Décret du 18 décembre 1808, vol. 677, fol. 310. Le président fut M. de Fréville, maître des requêtes au Conseil d'État; le secrétaire, l'auditeur Treilhard; les membres commissaires étaient : Delacroix, juriconsulte; Bel-

coutume, est entré dans les moindres détails : il compte tirer 15 à 20 millions des laines confisquées à Burgos pour la vente à l'enchère desquelles « tous les commerçants de France pourront concourir (1) » ; on enverra à Bordeaux les provisions de quinquina trouvées à Santander; on enlèvera à la Banque Saint-Charles, ceci du moins est une prise de guerre, les dons patriotiques qui s'y trouvent encore déposés; parmi les biens séquestrés, on mettra à part l'argent comptant, diamants, bijoux, objets précieux; on enverra les cartes de géographie aux bureaux de l'état-major; à la remonte les chevaux et mulets (2). Dès que les membres du conseil de l'Inquisition, gens fort suspects, eurent été arrêtés (huit sur quinze), on descendit chez le trésorier « dans le plus grand secret », afin de saisir la caisse; elle contenait l'excellente aubaine de 2 millions et demi de réaux, soit 613,193 francs (3). On souhaita pouvoir généraliser ce procédé, et l'Empereur, qui n'écrivait plus à son frère, retrouva sa plume afin que Joseph dépêchât des agents « prendre les caisses dans les villages et dans les villes », assuré « qu'il y a de l'argent partout (4) ».

Espérer que les recherches policières seraient menées avec dextérité et poussées jusqu'à la dernière rigueur, on le pouvait sans hésitation, car Savary était chargé de l'affaire. Il dresse une liste de suspects, fait fouiller les maisons, arrêter les domestiques et vendre à l'encan le vin, le linge, l'argenterie, les meubles. En face d'un pareil butin, il s'anime et craint seulement d'être arrêté à mi-besogne. « Ce serait dom-

locq, interprète de l'ambassade; Romain et Desjobert, consuls de France à Carthagène et à Madrid. On siégeait dans l'hôtel de la duchesse de l'Infantado.

(1) Ordre de l'Empereur, 19 novembre 1808.

(2) *Id.*, 7 décembre.

(3) AF IV, 1615, n° 302. *Correspondance de l'Empereur*, t. XVIII, n° 14563. Belliard à l'Empereur, 14 décembre 1808.

(4) 12 décembre 1808.

mage, écrit-il, que V. M. fit grâce, car il y a de bonnes captures à faire (1). » Cette intrusion des troupes, ce logement forcé dans les maisons particulières et les couvents, constituaient une des plus lourdes charges, la plus impatiemment supportée par les Madrilènes, et la mieux faite pour entretenir leur opposition.

La curiosité même semblait avoir perdu son pouvoir. Aucune femme ne sortit pendant plusieurs jours, aucune même ne se fit voir aux fenêtres. Jamais le caractère inflexible des Castillans ne se montra plus entier et jamais de plus grand malheur pour une capitale, celui de tomber au pouvoir de l'ennemi, ne fut supporté avec plus de dignité et de fierté (2).

Les réunions demeuraient suspendues; l'habitude même du spectacle ne se reprenait pas, bien que par ordre les théâtres fussent ouverts. Le corps diplomatique avait fui. Les gens de marque se cachaient, les bourgeois étaient dans la stupeur, le peuple méditait sa vengeance, les malandrins profitaient du désarroi pour multiplier impunément leurs larcins.

Dès la nuit tombante on ne voit plus qu'une vaste solitude. On ne rencontre presque dans les rues que des Français. La peur a fait fermer toutes les portes. Il y a constamment des désordres dans la journée et ils se renouvellent le soir sous d'autres formes. Il ne faut pour s'en convaincre que se promener déguisé sous un manteau et un chapeau espagnols (3).

Les paysans des environs n'osaient s'aventurer aux marchés; c'était la disette; plus de fourrage pour les chevaux; le vin manquait et à la porte des quatre-vingt-douze boulangers

(1) Lettres de Savary à l'Empereur, 7, 8, 11, 12, 18 et 20 décembre 1808, AF IV, 1615. — *Appendices*, XV.

(2) MIOT DE MELITO, *Mémoires*, t. III, p. 48.

(3) Rapport de La Forest à l'Empereur, 20 décembre 1808, vol. 677, fol. 329. Ces *Bulletins* des Affaires étrangères sont en double aux Archives nationales, AF IV, 1611.

la foule avait peine à obtenir du pain (1). Des maraudeurs envahissaient les maisons; si on envoyait une patrouille, elle pillait à son tour; La Forest demandait des gendarmes pour surveiller les patrouilles! Des rixes, des fureurs, des excès donnaient la note quotidienne des relations; les généraux, les officiers supérieurs exigeaient de leurs hôtes des tables de douze, quinze couverts; la femme d'Arias Mon (son mari était arrêté), restée seule avec dix enfants, eut sa maison pleine de soldats jusqu'au jour où Berthier, pris de compassion, la fit évacuer.

Ces violences contrariaient le but de l'Empereur, son esprit net n'aimait point le désordre, il édicta contre les pillards des mesures sévères (2), ne craignant pas de faire des exemples (3). Mais pouvait-il espérer, voulait-il obtenir la pacification des esprits quand il prodiguait publiquement les outrages aux Espagnols? C'est dans ses *Bulletins* imprimés, affichés, colportés qu'il les drape ainsi : les moines « ignares et crapuleux » sont des « garçons de boucherie » ; les paysans,

(1) Quand il rencontrait un obstacle l'Empereur augmentait ses prétentions au lieu de diminuer ses exigences; l'ordonnateur en chef de l'armée lui ayant rendu compte que les boulangers n'avaient plus que pour cinq à six jours de farines, il écrivit en marge du rapport : « Les boulangers seront constamment approvisionnés pour trois mois. » 12 décembre 1808.

(2) « *Ordre de l'armée*. Chamartin, 12 décembre 1808. — L'Empereur est mécontent des désordres qui se commettent. Le pillage anéantit tout, même l'armée qui l'exerce. Les paysans désertent... L'Empereur ordonne à MM. les maréchaux, généraux et officiers de prendre les mesures les plus fermes pour mettre enfin un terme à ces abus et à ces excès qui compromettent la sûreté de l'armée. En conséquence il est ordonné :

« Que tout individu qui arrêtera ou maltraitera un habitant ou paysan portant des denrées pour la ville de Madrid, sera sur-le-champ conduit à une commission militaire et puni de mort. — NAPOLÉON. »

(3) On faisait payer aux officiers d'un bataillon les dégâts commis chez un particulier; il est vrai que c'étaient des étrangers du régiment de Nassau. — « Le fusilier de la garde qui avait volé des matelas a été jugé et condamné à mort; je l'ai fait fusiller à deux heures de l'après-midi; il y avait un détachement de 50 hommes de chaque régiment. » Belliard à Berthier, 6 décembre 1808.

des « fellahs d'Égypte » ; les soldats, des « Arabes » ; les officiers, des « ignorants crasseux » ; Palafox et Florida Blanca, « des mannequins de moine » ; l'Infantado, « aussi lâche que traître » ; Tilly, un « galérien » .

Aux injures, succèdent les menaces et véritablement on préfère cela. Ici Napoléon devient prolix ; son manifeste du 7 décembre ne laisse pas d'être pompeux ; il est surtout comminatoire : c'est le bonheur imposé à coups de bâton :

Espagnols,

Vous avez été égarés par des hommes perfides... La défaite de vos armées a été l'affaire de quelques marches. Je suis entré dans Madrid... Aux droits qui m'ont été cédés par les princes de la dernière dynastie, vous avez voulu que j'ajoutasse le droit de conquête... Rejetez les poisons que les Anglais ont répandus parmi vous... Tout ce qui s'opposait à votre prospérité et à votre grandeur je l'ai détruit. Une constitution libérale vous donne, au lieu d'une monarchie absolue, une monarchie tempérée et constitutionnelle. Si tous mes efforts sont inutiles, si vous ne répondez pas à ma confiance, il ne me restera qu'à vous traiter en provinces conquises. Je mettrai alors la couronne d'Espagne sur ma tête et je saurai la faire respecter des méchants, car Dieu m'a donné la force et la volonté nécessaires pour surmonter tous les obstacles.

Ces grandes phrases une fois placardées sur tous les murs de la ville, on convoqua une assemblée : les municipalités, les alcades, les notables, des députations du clergé, des corporations la composeraient ; on devine avec quelle spontanéité ces gens rédigèrent une adresse officielle : « Aux pieds de S. M. Impériale et Royale » ils portaient « les plus respectueuses actions de grâce, pour la clémence dans la conquête, de ses armées triomphantes » ; ils suppliaient qu'on leur accordât la présence du roi Joseph afin que l'Espagne entière pût « jouir de la tranquillité et du bonheur qu'elle attend de la douceur de caractère de Sa Majesté ». Entouré d'une

quarantaine de députés, le corrégidor de Madrid monta à Chamartin (15 décembre) présenter ce papier à l'Empereur. Celui-ci, dans une réponse longue, étudiée, fit une véritable déclaration de principes.

« J'ai conservé les ordres religieux, en restreignant le nombre des moines... Du surplus des biens des couvents j'ai pourvu aux besoins des curés, cette classe la plus intéressante et la plus utile parmi le clergé... J'ai aboli ce tribunal contre lequel l'Europe et le siècle réclamaient... J'ai supprimé les droits usurpés par les seigneurs dans le temps des guerres civiles (?)... L'égoïsme, la richesse et la prospérité d'un petit nombre d'hommes nuisaient plus à votre agriculture que les chaleurs de la canicule (??). Comme il n'y a qu'un Dieu, il ne doit y avoir dans un État qu'une justice (???) ».

« Les armées anglaises, je les chasserai de la péninsule. Il n'est aucun obstacle capable de retarder longtemps l'exécution de mes volontés... Les Bourbons ne peuvent plus régner en Europe... Aucune puissance ne peut exister sur le continent, influencée par l'Angleterre... Il me serait facile de gouverner l'Espagne en y établissant autant de vice-rois que de provinces. Cependant je ne refuse pas à céder mes droits de conquête au Roi lorsque les 30,000 citoyens de Madrid auront donné l'exemple aux provinces... »

Il concluait en prescrivant un serment de fidélité « sans restriction jésuitique » qui serait prêté dans les églises « devant le saint sacrement ». Il entendait que les principes qu'il venait de proclamer fussent inculqués au peuple « par les prêtres au confessionnal et dans la chaire, par les négociants dans leurs correspondances, par les hommes de lois dans leurs discours et leurs écrits ». — Quant à l'opinion que ses auditeurs devaient concevoir de lui-même, il voulait bien l'indiquer sans ambages : « Vos neveux me béniront comme votre régénérateur. Ils placeront au nombre des jours mémorables

ceux où j'ai paru parmi vous, et de ces jours datera la prospérité de l'Espagne! »

« Voilà, monsieur le corrégidor, ma pensée tout entière ». — Ainsi dûment stylé, ce magistrat regagna Madrid afin d'y préparer l'étrange cérémonie du « serment ». La volonté de l'Empereur l'imposait, sa perspicacité aurait dû lui en montrer l'inanité. A quoi sert de parler quand l'auditoire a résolu de ne pas écouter votre discours? On peut estimer cérémonie puérile cette adhésion officielle des citoyens : de maison en maison circulèrent des registres afin de recueillir les suffrages des Madrilènes; ils se couvrirent de signatures nombreuses (1); qui eût osé les dire sincères? Le 23 décembre eut lieu le serment solennel de fidélité à Joseph; dans toutes les églises le saint sacrement demeurait exposé; la foule était énorme, grave, anxieuse, « on lisait sur les physionomies la conviction qu'il fallait se soumettre »; il n'y eut pas de désordre; des émissaires de la police surveillaient l'attitude et les troupes françaises étaient là pour stimuler le zèle.

L'Empereur affectait de présenter sa conquête dans un cadre religieux qui la rendait sacrée et intangible. Ses circulaires vont trouver jusqu'aux évêques d'Italie, auxquels il ordonne de chanter des *Te Deum* à propos des victoires de Burgos, d'Espinosa, de Somo Sierra, de Tudèle, « ils appelleront les peuples dans les saintes églises pour des prières appropriées aux circonstances. » — Certains prélats français manifestaient spontanément leur adulation; l'évêque de Cahors, Mgr de Granville, se haussait aux comparaisons historiques :

Le sang coule sur le territoire espagnol et semble venger les paisibles habitants du Pérou... (2). De toutes les conquêtes qui

(1) Llorente dit qu'elles atteignirent le chiffre de 28,600.

(2) Mandement du 20 septembre 1808.

ont immortalisé le règne de Napoléon, celle-ci est la plus satisfaisante pour son cœur. Partageons des sentiments dignes d'un monarque qui se glorifie d'être le fils aîné de l'Église (1).

Par sagesse, par politique, par lassitude, ce fils aîné de l'Église demeurait toujours invisible aux sujets de « Sa Majesté Catholique » ; on peut croire que ce n'était ni par crainte ni par discrétion. Installé au-dessus et assez loin de la capitale, il occupait modestement à Chamartin la villa de l'Infantado. Aujourd'hui c'est une paisible maison d'éducation des Dames du Sacré-Cœur; dans ce pensionnat de jeunes filles, au rez-de-chaussée, la petite chambre du conquérant est encore intacte, ouvrant ses deux larges fenêtres sur une terrasse défendue par une grille, orientée vers Madrid, que cependant l'on ne voit pas; trois marches basses conduisent aux allées du parc dont les lignes de sapins donnaient, même en plein hiver, l'illusion de la verdure; et c'est dans ce décor de cimetière, à travers ces barreaux de fer que le regard de l'aigle devait passer pour mesurer ce sol étranger qui tremblait dans ses serres. En ses journées de quasi-solitude, que de choses mélancoliques, angoissantes, traversèrent ce cerveau de génie! Vit-il la difficulté de l'entreprise? Son orgueil arriva-t-il à deviner les longueurs de la résistance; les incendies, les ruines, les morts passèrent-ils, comme une vision sanglante, sous son œil courroucé, croyait-il entendre la plainte des mourants quand craquaient sous ses pas les feuilles desséchées? Avec les frimas qui courbaient les branches des mélèzes, un voile de tristesse sans doute alourdissait son âme; mais le givre fond au premier rayon du soleil et l'astre de Napoléon était assez brillant pour dissiper ces grises vapeurs.

Une fois seulement, et de grand matin, il descendit à

(1) Mandement du 1^{er} janvier 1809.

Madrid et entra au palais, par les faubourgs et les jardins. Toute somptueuse que lui parût la résidence royale (1), ainsi que l'ont rapporté ceux qui l'accompagnaient, rien n'excita plus vivement son attention et sa curiosité que le portrait de Philippe II. C'était moins sans doute un hommage au pinceau de Pantojà qu'une impulsion secrète vers ce monarque dont le sceptre de fer avait pesé sur deux mondes.

Qu'aurait pu être avec ce prince indomptable, antagoniste en son temps des Anglais, la résistance de l'Espagne, quand elle se manifestait si farouche encore sous ses pâles et débiles successeurs? L'Empereur eut-il un retour amer sur Trafalgar en évoquant le souvenir du monarque qui avait connu le désastre de l'invincible Armada? De tels adversaires sont pour flatter un victorieux comme Napoléon et sa rêverie le retenait en face de ce profil sévère, impassible et puissant, vêtu, dans son pourpoint noir, avec la même austérité souveraine que lui dans sa redingote grise. Lorsqu'il fut au bas du grand escalier, frappant du poing la tête de marbre des lions de Castille : « En vérité, mon frère, dit-il à Joseph dont il s'était fait accompagner, vous êtes mieux logé que moi ! »

Cependant il rentrait ulcéré à Chamartin; son passage dans les rues n'avait produit aucune sensation, son cortège n'avait pas fait retourner les têtes (2). L'abstention affectée des vaincus lui montrait combien peu avaient réussi ses efforts pour « former l'esprit public », et la censure supé-

(1) « Aucun papier n'a été soustrait des Académies d'Histoire, des Beaux-arts, de Jurisprudence, ni de la Trésorerie. Le palais du Roi a été remis à M. Expert (le colonel maréchal des logis) en très bon état. » — Alexandre DE LABORDE, *Rapport à l'Empereur sur l'état de la ville de Madrid, le 4 décembre dans la nuit.*

(2) « L'Empereur s'était flatté que la célébrité de son nom et le désir de voir un homme si extraordinaire attireraient autour de lui les foules et qu'on se presserait sur ses pas; rien ne répondit à cette attente. Il traversa la ville pour aller visiter le palais des rois d'Espagne; personne ne le suivit ni ne s'arrêta sur son passage. » MIOT DE MELITO, *Mémoires*, t. III, p. 49.

rieure confiée à M. de La Forest afin d'accommoder les nouvelles, embellir les bonnes, supprimer les mauvaises (1), et les pamphlets, caricatures, chansons, « noëls populaires » qu'on devait multiplier non seulement en Espagne, mais encore traduire « pour les répandre jusqu'en Italie et en Allemagne » (2). Tout cela était vain par la première et excellente raison que cela n'était pas lu des intéressés.

Sa consolation se trouvait dans sa force militaire. Il veille avec sa sollicitude avisée à l'entretien minutieux des pièces de son échiquier. Comme un amateur touche avec un ardent amour de la propriété et un quasi-respect les objets rares de sa collection, il arrête un œil satisfait sur ses soldats. Il inspecte tous les corps de passage. Mais là encore, dans son orgueil, la fierté castillane a su l'atteindre : le sentiment patriotique, par un mot d'ordre, éloigne du spectacle tout Espagnol; nos bataillons défilèrent sans être regardés et Madrid demeura obstinément aveugle à ces parades guerrières qui, en des circonstances analogues, avaient charmé les bons Allemands de Vienne et le peuple de Berlin élevé à la prussienne.

Les revues avaient lieu sur le large plateau de Chamartin. Napoléon convoquait les régiments de Bade et de Nassau, le bataillon de Francfort, la division de Sébastiani, le corps d'armée du maréchal Lefebvre, celui du maréchal Ney, groupant ainsi sous sa main une masse de plus de 40,000 hommes.

(1) « En notre camp impérial de Chamartin, 10 décembre 1808.

« Sa Majesté ordonne :

« 1^o Que la *Gazette de Madrid* paraîtra tous les jours;

« 2^o Que M. Laforest sera chargé de tous les détails de la rédaction.

« On y mettra les Bulletins de l'armée, à mesure qu'ils arriveront par le *Moniteur*, en ôtant les passages qui pourraient choquer; les nouvelles étrangères qui paraîtront dans le *Moniteur*, en y faisant les modifications propres au pays. — Aucune gazette quelconque ne pourra être imprimée, que le gouvernement ne l'ait communiquée à M. Laforest. »

(2) L'Empereur à Fouché, 1^{er} janvier 1809.

— Il arrivait, accompagné d'un brillant état-major, descendait de cheval, parcourait les rangs, adressait la parole aux jeunes officiers ou aux vieux chevrons, faisait exécuter à son commandement quelques mouvements, remarquant, affectant de remarquer les moindres détails, jusqu'à la baïonnette cassée d'un voltigeur, ce qui lui faisait dire en manière de leçon : « J'aime mieux voir un soldat sans culotte que sans baïonnette (1). » — Le samedi 19 décembre vint le tour de la garde. Sur deux lignes, à cent pas de distance, elle fut déployée, toutes les troupes en grande tenue, les capotes roulées, le sac au dos et les cartouches. L'artillerie en bataille à cinquante mètres en avant. Les mamelucks, les gendarmes d'élite, les cheveu-légers polonais, ceux du grand-duc de Berg, les grenadiers formaient la droite; au centre le 1^{er} corps; à l'aile gauche Marchand, Maurice Mathieu, Ney, et la cavalerie de Colbert. — C'était l'après-midi, la brise pénétrante et subtile de Madrid s'était élevée et faisait claquer les étendards, sur l'harmonie lointaine des musiques se détachait le roulement successif des tambours battant aux champs. La figure de S. M. demeurait songeuse, la veille on avait reçu du général La Houssaye trois Français échappés aux Anglais, et ces gens rapportaient qu'un corps britannique très important devait se trouver à Salamanque. L'Empereur s'avancait en des foulées de galop, quand le prince de Neuchâtel, à toute allure, vint le rejoindre, lui parla discrètement botte à botte. Napoléon s'arrêta net au premier mot et mettant pied à terre se précipita vers un sous-officier qu'on lui amenait, pour lui arracher des mains l'enveloppe que celui-ci tendait avec émotion; écartant du geste son entourage, il lut fébrilement le message qu'envoyait de Burgos le général Mathieu Dumas : datée du 17, quatre heures

(1) *Historique du régiment de Nassau.*

du matin, cette lettre transmettait deux dépêches du maréchal Soult, datées du 16, rendant compte que dans la nuit, au village de Rueda, trois cents cavaliers anglais « conduits par une masse considérable de paysans hommes et femmes, tenant des torches à la main », avaient, au son du tocsin, attaqué à l'improviste une avant-garde du général Franceschi, et l'avait détruite; que le lendemain un autre détachement français s'était trouvé pourchassé par des escadrons anglais appuyés d'au moins 5,000 hommes d'infanterie; enfin « il y avait une grande rumeur à Valladolid » et le général Franceschi avait dû s'en retirer, se repliant sur Medina de Rio Seco.

Quoi! les Anglais que Napoléon représentait à Ney « se sauvant à toutes jambes », qu'il croyait marchant en retraite vers le Portugal, tout au plus massés encore à Salamanque, les Anglais se trouvaient en force à sa droite, sur la route de Madrid à Burgos, coupant presque la communication avec la France, et ils prenaient l'offensive par une pointe hardie à Valladolid! Sur l'heure il interrompt la revue, congédie les troupes, rentre au grand trot à Chamartin et se penche sur ses cartes pour aviser aux moyens d'atteindre enfin ses éternels ennemis; contre eux il se mettra lui-même en marche s'il voit la possibilité de leur « donner une bonne leçon ». — Dans la soirée, comme des fusées lumineuses, avec une merveilleuse activité les ordres partent en tous sens (1) : à Junot, rechercher et envoyer l'état des régiments anglais qui étaient en Portugal « de son temps ». — A Ney, qu'il soit en route le lendemain à la pointe du jour. — Au général Tilly : faites cuire du pain à Ségovie « parce qu'il va y passer beaucoup de troupes ». — Au général La Houssaye : envoyez des reconnaissances sur Salamanque et des officiers à Berthier « à

(1) Tous sont du 19 décembre 1808, datés de 4 heures à 10 heures du soir.

mesure que vous apprendrez quelque chose ». — Au général Dessolles : serrez d'Alcala sur Madrid « sans laisser personne en arrière ». — Au maréchal Victor, se tenir prêt à passer, dès le premier ordre, de Tolède à Tarancon. — Au maréchal Lefebvre, se porter, selon l'occurrence sur Salamanque, sur Avila, sur Almanza, sur Guadalupe ou sur Madrid. — A Lasalle : poussez des reconnaissances vers Plasencia. — Au général Laborde, qu'il se hâte pour protéger Burgos. — Au général Lorge, qu'il se mette aux ordres du duc de Dalmatie. — Au maréchal Soult, les troupes de Burgos passent à son commandement, donc : « manœuvrez et agissez ». — Au général Mathieu Dumas : l'Empereur l'approuve ; qu'il envoie vers Saragosse prendre des nouvelles, et qu'il sache que le maréchal Ney « avec tout son monde » part à la recherche des Anglais « bien qu'on ait peine à penser qu'ils veuillent compromettre leur armée pour des choses éphémères ».

Et lui, Napoléon, peut-être un peu ému à la veille de cette rencontre fortuite souhaitée depuis longtemps, songe à ne pas faire mentir sa prédiction : « C'est un bienfait de la Providence, qui a constamment protégé nos armes, que les passions aient assez aveuglé les conseils anglais pour qu'ils renoncent à la protection des mers et présentent enfin leur armée sur le continent. » Ayant mis, par ce tour adroit, le Ciel de son côté, maître de sa pensée, sûr de ses troupes, il va mener sans relâche la partie décisive, qu'il juge digne de son génie.

CHAPITRE VI

NAPOLÉON EN ESPAGNE

Le secours anglais. — La diversion autrichienne.

(Décembre 1808-Janvier 1809)

Sir John Moore est mis à la tête des forces britanniques dans la péninsule. — Il se rend à Salamanque; son lieutenant Hope le rejoint par le chemin du Guadarrama. — Moore s'avance vers Soult dans le Léon. — Rencontre à Sahagun. — L'approche de Napoléon décide les Anglais à la retraite. — Leur présence engage le duc de Dalmatie à renforcer le II^e corps.

L'Empereur marche en hâte contre les Anglais. — Passage pénible du Guadarrama. — Manœuvres dans la vallée du Duero à la recherche des Anglais. — Napoléon s'élançe sur leurs traces. — Ils passent l'Esla avant lui. — Escarmouche malheureuse de Lefebvre-Desnouëttes à Benavente. — Traversée difficile de l'Esla. — Poursuite sur Astorga. — L'Empereur s'arrête et revient sur ses pas.

Le maréchal Soult commande l'armée qui presse les Anglais en pleine retraite. — Mort du général Colbert à Cacabellos. — Démoralisation, souffrances, pertes et pillages de l'armée britannique. — Saccage de Villafraña. — Halte des deux armées à Lugo. — John Moore reprend sa course vers l'Océan, se réfugie à la Corogne et prépare son embarquement. — Soult arrive à toute vitesse. — Bataille indécise du 16 janvier. — Sir John Moore est tué. — Bombardement de la flotte anglaise qui prend la mer et échappe. — La Corogne ouvre ses portes. — Attaque et prise du Ferrol. — L'Empereur charge Soult victorieux d'aller chasser du Portugal les Anglais qui s'y trouvent encore.

Armements de l'Autriche en 1808. — Après Erfurth manœuvres de Talleyrand à Saint-Pétersbourg et à Vienne. — Politique de M. de Metternich. — Manifeste de la Junte espagnole à l'Europe. — Échec des pourparlers de la France et de la Russie avec l'Angleterre. — Concessions pacifiques de l'Empereur; sa colère de leur insuccès. — Traité d'alliance entre Londres et la Junte de Séville.

Napoléon averti des intrigues de Paris quitte l'armée. — Séjour à Valladolid. — Réception des députés de Madrid. — Retour précipité en France. — Disgrâce de Talleyrand. — Menaces à l'Autriche; réserve de la Russie. — Rœderer envoyé à Joseph. — L'Empereur se tourne contre Vienne.

I

La première rencontre des Anglais et des Français, les armes à la main, dans la péninsule, avait eu lieu en Portugal, au mois d'août. L'insuccès de Junot, contraint à voir ses troupes embarquées pour la France, se trouva consacré par cette convention de Cintra, dont la modération cependant souleva en Angleterre une indignation assez peu réfléchie. Comme les Athéniens après le combat des îles Arginuses, le peuple de Londres eût volontiers condamné ses généraux pour avoir remporté la victoire. Contre Wellesley et Dalrymple, obligés de venir se justifier devant un conseil d'enquête, l'orgueil britannique, aussi mal inspiré que l'orgueil impérial, se déchaîna avec une violence, une exagération, une injustice en tout semblables à celles de Napoléon contre Dupont et Marescot. Le sens utilitaire des Anglais fit plus vite bon marché de la gloriole ; revenu des apparences, dès qu'il eut bien compris que son intérêt avait été de se trouver, au meilleur compte, débarrassé de notre armée, il tut subitement ses doléances, endormit ses susceptibilités et prépara en silence l'envoi de nouveaux renforts sur le continent. Ils possédaient 30,000 baïonnettes dans le Portugal ; 5,000 hommes de plus débarqueraient à la Corogne avec sir David Baird. Le commandant en chef serait sir John Moore, qui reçut ses ordres à Lisbonne, le 6 octobre (1).

(1) John Moore (1761-1809) fils d'un médecin écossais. Il fit la guerre d'Amérique ; combattit en Corse, aux Indes, en Irlande, en Égypte ; blessé à Aboukir. Major général. Envoyé en Suède auprès du roi Gustave IV ; commandant en chef l'armée anglaise en Portugal et en Espagne (1808) ; glorieusement tué à la Corogne.

C'était un soldat méthodique, calme et froid, d'une science militaire éprouvée pour l'avoir acquise contre les adversaires les plus divers; bon tacticien possédant de la fermeté et du courage. L'hésitation était la lacune de son esprit. Elle lui devenait une qualité pour appliquer en Espagne la politique militaire de son pays : entretenir le feu de la résistance et s'y brûler le moins possible les ailes, apporter aux Espagnols un appui moral, un appoint matériel à la dernière extrémité seulement; pas de gestes chevaleresques ni de coups de tête belliqueux : des actes utiles, productifs et le moins coûteux qu'il se puisse. Les compatriotes de Gulliver n'entendaient pas s'épuiser en des expéditions « lilliputiennes », mais agir par masses, comme à coup sûr, au moment opportun; tirer, en un mot, contre la France, par l'Espagne, tous les avantages possibles pour l'Angleterre.

Notre voisinage, nos affinités, nos alliances, surtout depuis Philippe V et le pacte de famille, nous firent longtemps des amis chez ces Espagnols, comme nous de race latine, que nous avions abordés en alliés, en camarades, que nous combattions même encore avec une traditionnelle bonne humeur, et qui ne nous devenaient tout à coup furieusement hostiles que pour défendre leur indépendance.

L'Angleterre au contraire n'avait jamais vu en ces provinces qu'un riche comptoir européen à prendre, une rivale coloniale à épuiser; embusquée, sur le rocher de Gibraltar, l'Espagne lui devenait une arme de rechange, un bélier tout neuf que le cabinet de Saint-James poussait en pleine poitrine de l'Empereur. Nous avons entendu Shéridan le proclamer au Parlement : « Jusqu'ici Bonaparte a remporté des victoires, parce qu'il a eu affaire à des princes sans dignité, à des ministres sans prévoyance ou à des peuples sans patriotisme. » Sir John Moore comprenait ce langage et préoccupé à juste titre de ne pas compromettre la seule

armée de terre du Royaume Uni, tenant les généraux espagnols pour médiocres, leurs soldats comme mal formés, il mit sa confiance de suite et uniquement dans l'enthousiasme du peuple.

Le 11 novembre, il franchissait la frontière portugaise entre Almeida et Ciudad Rodrigo, voulant aller jusqu'à Salamanque. Il avait divisé sa troupe en quatre colonnes, et croyant, à tort d'ailleurs, impraticable à l'artillerie la route plus courte qu'il prenait, il faisait faire au général Hope, emmenant tous les canons, un énorme détour de 500 kilomètres par Talavera, dans la direction de Madrid. Les Anglais s'avançaient ainsi, en pays ami, par petits détachements, à une journée de marche les uns des autres, afin de vivre plus facilement. La tête arriva le 13 novembre à Salamanque, la queue rejoignit seulement dix jours après. L'ensemble atteignait 17,000 hommes. Sur les armées espagnoles, leurs positions, leurs forces, les plans d'opérations, sir John Moore ne possédait que des renseignements confus; par contre, il apprenait assez vite leurs défaites d'Espinosa et de Burgos. Ses déceptions se multipliaient : son artillerie n'arrivait pas, ni le renfort attendu de la Corogne; livré tristement à lui-même (1), il manquait d'argent (2), par un phénomène étrange mais certain, demeuré incompréhensible si l'on songe aux millions anglais recueillis et envoyés (3). Il ne savait quelle mesure prendre, écrivait à Madrid pour se concerter avec le ministre anglais et se retrancher derrière

(1) « Je suis dans un guêpier dont Dieu seul sait comment je pourrai me sortir! » — John Moore à son frère James, 26 novembre.

(2) « Je suis sans un shelling pour l'entretien de l'armée et je crains journellement que par suite du manque d'argent on cesse de nous fournir des vivres. » — John Moore à lord Castlereagh, 24 novembre 1808.

(3) Le général de Arteche (*De la Cooperacion de los Ingleses en la guerra de la Independencia*) croit, il est vrai, ces secours pécuniaires fort exagérés : « Como habia de inundarnos con lo que no tenia? »

son autorité « dans une question qui n'était pas purement militaire ». Une mauvaise nouvelle le sortit d'hésitation. Quand il connut le 28 novembre la débâcle de Castaños à Tudèle, il se décida, « par une détermination cruelle », à retourner en Portugal. Son pessimisme allait jusqu'à considérer cette contrée comme logiquement perdue. Enervé de voir la Junte suprême se livrer à la tâche facile de « former des armées sur le papier », il voulut mettre la sienne à l'abri et envoya à ses subordonnés des ordres précis pour que le général Baird, rebroussant promptement vers la Corogne, s'y embarquât et retrouvât à Lisbonne les eaux protectrices du Tage; pour que le général Hope vint le rejoindre immédiatement à Salamanque et, aussitôt après, faire route commune en arrière.

Il se trouva que Hope ayant lentement, péniblement suivi son chemin dans la même ignorance et la même pénurie que son chef, avait eu, arrivé à la hauteur de Madrid vers le milieu de novembre, une conférence avec Morla; il était revenu mal impressionné de ses « raisonnements militaires sans suite » et s'était résolu à poursuivre son itinéraire par le seul passage de la Sierra qui le fit rentrer dans la plaine de la vieille Castille : le *puerto* de Guadarrama. Comme il opérait ce mouvement, les 27 et 28 novembre, ses éclaireurs signalèrent la présence très proche de troupes françaises; ce n'était rien moins que la Grande Armée qui avançait pour franchir en sens inverse de lui-même les gorges de Somo Sierra. Hope, derrière le rideau de la montagne, se déroba rapidement, heureux de n'avoir pas été éventé par les patrouilles de dragons du général Milhaud; dans la confiance de se trouver couvert par la place de Ségovie où se tenaient les Espagnols du général Heredia, il fila à marches forcées loin de l'ennemi vers l'ouest, jusqu'à Alba de Tormès, où l'atteignit l'ordre de sir John Moore, à peine à six lieues du rendez-vous même qu'il lui fixait.

Pendant ce temps Moore avait modifié ses projets : touché des instances multipliées de son compatriote l'ambassadeur Frère, qui le suppliait d'accourir participer à la défense de Madrid, impressionné surtout par l'explosion de cette résistance « populaire » à laquelle seule il attachait de l'importance (1), il se décida à ne pas repartir sans avoir vu l'adversaire ni tiré un coup de fusil. Il passa ainsi de l'extrême prudence à l'extrême témérité, car l'annonce de la prise de Madrid ne l'ébranla pas dans sa résolution nouvelle : groupant près de trente mille Anglais, espérant s'y adjoindre autant d'Espagnols du général La Romana, il s'avança sur Valladolid, afin, s'il était possible, de pousser au delà de Burgos et couper les communications de Napoléon avec les Pyrénées (2). Sans se faire d'illusion sur son péril personnel, guidé par des considérations politiques plus que des raisonnements de stratégie, il se flattait d'attirer ainsi à la défense du nord, loin du midi, l'Empereur et de rompre par cette diversion son plan de conquête (3). Il n'estimait pas d'ailleurs que toute la Grande Armée dût revenir pour l'écraser :

Quoique Madrid ait capitulé, cette ville doit nécessairement occuper une portion considérable des forces de l'ennemi. Saragosse

(1) Quand Frère lui avait dépêché deux généraux espagnols pour prendre langue, il lui avait écrit : « Ces deux vieillards sont plutôt deux vieilles femmes. Je vous serai obligé à l'avenir de m'épargner de semblables visites qui sont fort pénibles. » — (6 décembre 1808.)

(2) J'en trouve une preuve concluante dans le *Mémoire* manuscrit d'un officier d'artillerie anglais, de la brigade du général Antruster : il avait tracé à l'avance toutes les étapes de Salamanque à Saint-Jean-de-Luz ; il a noté les lieux réellement atteints et son carnet s'arrête à Valladolid. — Papiers interceptés. AF IV, 1617, 10^e dossier, n^o 35.

(3) « Le véritable but de ma marche était de créer une diversion en faveur du sud de l'Espagne, en attirant l'attention de l'ennemi. Je savais que j'avais à craindre de voir coupée ma ligne de communication avec la Galice, mais désireux de faire quelque chose, je résolus de tenter la chance. » — John Moore au général Brodrick, 28 décembre 1808.

est également l'objet d'une diversion importante. L'ennemi ne peut donc diriger toutes ses forces contre moi (1).

Il nous croyait beaucoup moins nombreux qu'en réalité nous ne l'étions dans ces parages, il ignorait la présence du maréchal Soult descendu de Santander dans la vallée du Carrion, et ce fut le hasard qui lui apporta les renseignements qui lui manquaient : sur un officier français assassiné par des paysans on trouva une dépêche de Berthier à Soult; elle donnait, au 10 décembre, les détails sur la situation de l'armée devant Madrid, les intentions de l'Empereur, les positions récentes du duc de Dalmatie. — Sir John Moore changea une fois encore ses dispositions : il ne dépassa pas Valladolid, après y avoir prélevé une contribution de 400,000 réaux, concentra son monde, invita La Romana à le venir rejoindre et fit front du côté de Soult. — Déjà le 15^e régiment de hussards anglais avait pris contact, en heurtant à l'improviste et victorieusement, la nuit, au petit village appelé Rueda, un détachement de fourrageurs français; la semaine suivante, dans des proportions plus graves, l'entrepreneur lord Paget, à la tête de 500 chevaux, avait, à Sahagun, renouvelé avec audace et bonheur cette tentative nocturne; il avait fait 150 prisonniers au général Debelle et sabré les dragons du colonel de Tascher, rejetés en désordre. Loin de s'endormir sur le succès, John Moore, prévenu par La Romana de l'approche de masses françaises imposantes, en conclut sagement qu'il courait le danger de voir compromise sa propre retraite éventuelle; il remercia son collègue espagnol de son activité et de son zèle, lui déclara que « leur entreprise n'était plus de saison » et ordonna immédiatement demi-tour vers Astorga, où il trouverait, après avoir passé la rivière de l'Esla, une barrière protectrice; à son abri il

(1) Sir John Moore à lord Castlereagh, 11 décembre 1808.

pourrait reprendre haleine et même envisager une défense honorable, tout en se maintenant dans la pensée qu'une bataille « faisait le jeu de Bonaparte » et non le sien. Préoccupé de retrouver ses approvisionnements, des trois chemins qui s'ouvraient devant lui il prit celui de Benavente bien qu'il fût le plus long et le plus rapproché de ses adversaires (1); mais pendant deux jours (24 et 25 décembre) il masqua son recul en déployant sa cavalerie, qu'après cette couverture opportune il replia vers lui aussi promptement que le permirent la neige, la pluie, la boue, à travers des chemins détrempés par le dégel. La Romana, plein d'ardeur et de courage personnel, ne pouvait lui apporter aucun secours efficace avec une armée désorganisée (2), des chefs sans expérience (3), des soldats mal armés, mal payés, mal nourris (4), des recrues ignorantes (5).

Soult eût été insuffisant pour l'écraser à lui tout seul. A côté des solides bataillons de l'ancienne division Mouton, ses

(1) Le commandant Balagny (t. III, p. 643-652) a donné une critique excellente de ces deux opérations de Moore : sa pointe aventureuse, sa retraite précipitée; et cette bizarrerie du sort qui sauva l'armée britannique pour les motifs précisément qui la devaient perdre.

(2) C'était une agglomération de 20,000 hommes dénués de tout, dont on pouvait tirer à peine 7,000 soldats en état de faire campagne et 8 canons attelés; pas de cavalerie, pas de solde depuis un mois, peu de munitions, à peine 40 cartouches par giberne.

(3) Une circulaire de la Romana à ses chefs de corps reproche l'habitude des jurons, « les favoris et les moustaches énormes », des vêtements ridicules, le pillage des magasins.

(4) « Il est moralement impossible qu'ils puissent tenir devant une ligne d'infanterie française. Un tiers des fusils espagnols ne pourra faire feu; des hommes même braves ne peuvent lutter dans des conditions pareilles. » — Lettre du lieutenant-colonel Symes à sir David Baird, 14 décembre 1808.

(5) « Les uniformes des soldats étaient bigarrés et quelques-uns étaient à moitié nus. C'étaient en général de robustes jeunes gens, sans ordre ni discipline, mais nullement turbulents ou féroces, et aucun d'eux ne paraissait en état d'ivresse. » *Id.* — Ils provenaient d'une levée en masse des habitants de Léon, de seize à quarante-cinq ans; leurs ressources devaient être fournies par voie de réquisition.

régiments « provisoires » de formation récente étaient composés de soldats trop jeunes et d'officiers trop vieux ; les effectifs avaient fondu rapidement : sur 10,000 hommes, il avait 3,000 malades et c'est avec ces forces réduites qu'il devait couvrir le pays de Burgos et la région de Santander (1). Quand la présence des Anglais fut avérée, il prit sur lui de se renforcer, en arrêtant au passage les troupes disponibles, aidé en cela par l'initiative intelligente de Mathieu Dumas que l'Empereur avait laissé derrière lui en qualité d'aide-major général (2). Tous nos généraux comprirent d'ailleurs admirablement les rôles imprévus et décisifs qui incombaient à leur initiative : Franceschi, en reculant, avait l'adresse d'attirer au piège les Anglais à sa suite (3) ; Lorge courait occuper avec plus de mille chevaux les points de communication ; Junot, « malgré le temps affreux, la quantité de neige », et quoique le mouvement de l'ennemi « lui parût bien extraordinaire », se rapprochait en hâte « ayant trop le désir de revoir les Anglais pour en négliger la première occasion » (4). Grâce à cette activité, Soult se sentant appuyé, va « tomber sur le premier corps ennemi qui la lui donnera la plus belle » (5). — A la Grande Armée possédant le nombre et la force capables de briser la solidité et la ténacité

(1) « Monsieur le médecin, nous mourrons ici comme des mouches, me disait un de ces pauvres misérables (prisonnier après Sahagun) conscrit depuis six mois. Cette réponse peut donner une idée des pertes qu'éprouva l'armée française, et cependant malgré leur misère, on admire avec étonnement la gaieté et l'insouciance qui règnent parmi eux. » — Lettre du médecin anglais Adam Neale au général Stewart, 22 décembre 1808.

(2) Sur ces événements, il y a une très belle lettre, sage, modeste, écrite, en 1814, par le général Mathieu Dumas au colonel Bory de Saint-Vincent, ancien aide de camp du maréchal Soult.

(3) « Plus ils seront engagés, moins il s'en échappera, si de Madrid on fait un mouvement sur leurs derrières, tandis que le maréchal Soult marchera droit sur Salamanque. » — Lettre du général Franceschi au général Mathieu Dumas, 19 décembre 1808.

(4) Le duc d'Abbrantès au général Mathieu Dumas. Vittoria, 21 décembre.

(5) Le duc de Dalmatie au général Mathieu Dumas, 20 décembre.

citée des troupes anglaises, est réservée la tâche décisive. Et de fait, c'est l'Empereur en personne qui va arriver.

II

Il était parti avec la volonté d'aller vite et loin : « Nous serons au plus tard le 25 à Valladolid », disait-il le 22, à Berthier. — Il se sentait poussé vers un but immédiat, par un motif capital à ses yeux : « Quel que soit le projet des Anglais, il va donner lieu à des événements qui auront une grande influence sur la finale de toutes les affaires. » — Il escomptait la victoire : « Faites mettre dans les journaux de Madrid que 20,000 Anglais sont cernés et battus (1). » Et cela avant de savoir au juste où ils étaient. Il ne les cherchait pas du moins à l'aveuglette; sa sagacité lui faisait prévoir leur emplacement, leur direction; il disait qu'avec toute leur cavalerie ils ne pouvaient s'embarquer que dans un bon port et sous la protection d'une place forte, ce qui lui donnait à penser qu'ils porteraient leurs lignes d'opérations sur le Ferrol dont la rade offrait ces avantages. Sa prétention était de demeurer libre dans sa manœuvre; aussi, prudemment, voulait-il que le maréchal Lefebvre nettoiyât la rive droite du Tage; qu'à Tolède le maréchal Victor se tint prêt à couvrir Madrid en cas de besoin; qu'à Madrid le général Belliard prit toutes ses précautions de défense contre un coup de main. Du *Retiro* il avait fait une citadelle : 1,500 hommes travaillaient quotidiennement aux fortifications; le commandant ne devait « jamais sortir de l'enceinte » où l'on exigeait des cartes

(1) L'Empereur au roi Joseph, 22 décembre 1808.

d'identité pour entrer; on y entassait les dépôts des corps d'armée, les remontes de cavalerie, les magasins d'habillement, les convalescents sortant de l'hôpital; par ordre, tous les Français établis à Madrid étaient venus depuis le 7 décembre prendre leur logement à l'abri de ses murs. Enfin le roi Joseph, dont on se souvenait par aventure, nommé officiellement « lieutenant de l'Empereur », avec le maréchal Jourdan comme chef d'état-major, recevait l'injonction de se rapprocher et l'instruction de « garder coûte que coûte » la capitale.

Le maréchal Ney s'avancait avec une précipitation qui lui fit exécuter une marche de 126 kilomètres sans s'arrêter, la cavalerie de Colbert en tête. Le lendemain 21 décembre, la garde à cheval s'ébranlait à son tour avec Lefebvre-Desnouëttes, vers le village de Guadarrama qui barre le pied de la montagne. Le 22, de bon matin, elle s'engagea dans ce long défilé de deux lieues et demie. C'était une des plus belles routes d'Espagne, et des mieux construites de toute l'Europe; elle monte assez raide pour passer à plus de 1,500 mètres d'altitude entre deux collines qui la surplombent, dans une région rocheuse à peine égayée de quelques bruyères, de bouquets de chênes et de maigres sapins. Le climat y est rude. Ce jour-là, en plein hiver, il fut particulièrement atroce: il gelait à 9 degrés; la neige fouettait en tourbillons glacés et, mêlée au sable fin des sentiers, aveuglait les yeux. On ne pouvait avancer sur les rampes; il fallut reculer et sous la poussée du vent redescendre péle-mêle. Les cavaliers refoulèrent les compagnies massées dans le village, ce fut un enchevêtrement avec les caissons de l'artillerie, une confusion générale. Elle s'augmenta par l'émoi de la présence de l'Empereur arrivant sur ces entrefaites. Il avait quitté Chamartin par un assez beau temps, mais à cette heure la bourrasque battait son plein. L'action des éléments n'était pas

à son programme, il n'admettait pas pareil obstacle. Déjà irrité des heures perdues, il faisait signe brusquement d'avancer, chaque homme marchant à pied se mettrait à l'abri de sa monture tenue par la bride. Sa Majesté, sans mot dire, mais donnant l'exemple, le chapeau enfoncé sur la tête, le manteau boutonné contre la pluie, partit derrière un peloton qui coupait la rafale et frayait un chemin dans la neige où ses grosses bottes enfonçaient; il glissait péniblement sur le verglas, accroché tour à tour au bras de Lannes, de Duroc ou de Savary. Il longeait la colonne des fantassins, trempés jusqu'aux os, à moitié courbés, le visage en sang par les grêlons, tombant perclus sur le bord du chemin, parfois roulant dans l'abîme sous la poussée de l'ouragan. Ils retrouvaient les boues de la Pologne. « Les forçats éprouvent moins de maux que nous! » grommelait un officier d'artillerie (1). La souffrance arrachait des jurons, allumait la colère, et la fureur se déchaîna à la présence du chef insensible dont l'opiniâtreté exigeait cet effort contre nature. Quand les soldats de la division Lapisse le dépassèrent, des imprécations spontanées s'élevèrent des rangs disloqués, les hommes criaient : « F... lui un coup de fusil! » et s'excitaient mutuellement à l'abattre comme l'obstacle à leur repos (2). Lui, silencieux, impassible, semblait ne rien voir, ne rien entendre de ces rumeurs sacrilèges, divinité blessée, sourde et muette devant l'outrage fait à ses autels. Après une ascension de quatre mortelles heures, à la fin hissé à califourchon sur un canon (3), il ne s'arrêta qu'au sommet du col, au monument de granit élevé là par Ferdinand VI à la gloire de l'Espagne. — Du temps d'Ésope, quand les bêtes parlaient, le vieux lion de Castille, du haut de son piédestal,

(1) Général BOULART, *Mémoires*.

(2) Colonel DE GONNEVILLE, *Souvenirs militaires*, p. 106.

(3) Général DE MARBOT, *Mémoires*, t. II, p. 88.

eût jeté un regard ironique sur le conquérant harassé et insulté, venant s'abriter à ses pieds!

Napoléon se reprit vite, puisque la difficulté paraissait vaincue. Le vent s'apaisait, sur l'autre côté du vallon la descente était plus facile; on trouva un gîte à un ermitage et du vin à une auberge; le mulet portant ses bagages le rejoignit. L'Empereur prétendait marcher encore à une lieue plus loin jusqu'au bourg d'Espinas. Les troupes n'avaient même plus la force de murmurer, elles tombèrent épuisées, campant sur la neige autour de mauvais feux de bois vert qu'éteignaient la grêle et la pluie (1); heureux ceux qui grelotaient encore, car la gangrène atteignit les impatients qui trop tôt approchèrent leurs membres gelés de ces brasiers de rameaux humides (2). La nuit fut dure, les cavaliers la passèrent, la bride au bras; puis au jour les vivres arrivèrent, le vin ne manquait pas, le soleil se mit à briller, et quand Napoléon, victorieux des éléments, parut à cheval, une acclamation formidable le salua. Parmi les plus enthousiastes se remarquaient les voltigeurs de la division Lapisse. Ah! l'Empereur les connaissait bien! — Il voulut, demanda, obtint un nouvel effort. La cavalerie de la garde poussa jusqu'à Arevalo; les fantassins franchirent encore quarante kilomètres. Lui s'arrêta à mi-chemin pour organiser des lignes de communication. Sa pointe rejoignait le maréchal Ney, lequel, échelonné sur dix lieues, atteignait maintenant Tordesillas, devenait maître du passage du Duero et peu à peu faisait serrer sur Medina les masses de son corps d'armée. — Ainsi s'achevait pour eux le 24 décembre, la veillée de Noël (3).

(1) Général LEJEUNE, *De Valmy à Wagram*.

(2) Baron LARREY, *Mémoires*, p. 251.

(3) Napoléon écrivait à Joseph : « Mon frère, j'ai passé le Guadarrama avec une partie de ma garde et par un temps assez désagréable. »

Les Anglais demeuraient invisibles. — Napoléon, le doigt tendu vers l'horizon, craignait de ne pouvoir plus tomber sur eux comme la foudre entre Salamanque et Valladolid; il projetait du moins de les couper entre Valladolid et Benavente (1). Ce fut une course épique en trois bonds : du Guadarrama au Duero, du Duero à Medina, des bords de l'Esla à Benavente; manœuvre unique commencée à Madrid pour finir à Astorga, suivant un itinéraire de 350 kilomètres en une ligne brisée « qui rappelle la marche du cavalier aux Échecs ». La brigade légère de Colbert, dès qu'elle eut atteint la rive gauche du Duero, courut sur les deux routes qui s'ouvraient devant elle afin de rapporter des nouvelles; elles demeurèrent très vagues; cependant on sut que les Anglais avaient passé là. Aiguillonné par cette imprécision, Napoléon se précipita, à travers des champs transformés en marécages et des chemins en bourbiers, devançant les troupes harassées, l'artillerie envasée, la longue file des traînaras. Pendant qu'il accordait le court repos imposé par les circonstances, il reçut, dans cet après-midi du 26 décembre, une estafette du maréchal Soult qui déclarait avoir l'armée anglaise devant lui, mais d'ailleurs être en bonne position pour la maintenir. Subitement éclairé, Napoléon combine un triple mouvement : il va envelopper rapidement par derrière l'ennemi que Soult amorcera de front pendant que Ney l'entamera par le flanc; entre les triples pinces de ces tenailles terribles l'armée britannique sera broyée; mais il faut se hâter; ce n'est pas l'Empereur qui sera en retard, les aides de camp emportent déjà les ordres : « Si les Anglais ont passé la journée d'aujourd'hui dans leurs positions, ils sont perdus, écrit Napoléon à Soult; s'ils vous attaquent, battez en retraite d'une marche;

(1) « Opération grandiose et séduisante sur la carte, mais par le temps qu'il faisait et au mois de décembre, il fallait en rabattre. » JOMINI, *Guerre d'Espagne*, p. 43.

plus ils s'engageront mieux cela vaudra. » — Et à Ney : « Si vous entendez le feu demain matin, il faudra marcher droit sur le feu. »

S. M. n'a pas attendu pour être à cheval le boute-selle des dragons avant le petit jour; elle galope malgré les averses, jusqu'à Medina de Rio Seco, prend courage rien qu'à traverser le champ de bataille où, voici cinq mois, Bessières a remporté sa victoire, et arrive couverte de boue, mouillée jusqu'à la peau, en tête de ses colonnes. Elles marchent muettes sous la pluie glaciale, bercées par la lassitude d'un pas machinal, laissant des centaines d'écloppés échoués dans les maisons où ils cherchent un abri contre le froid.

L'accueil qu'ils y recevaient n'était pas généralement hostile : les laboureurs aspiraient au calme des champs, avant tout soucieux de la paix sociale : « Que nous importe qui nous gouverne, si c'est avec justice et pitié ! » Les cultivateurs des gros bourgs de la Castille ont de la religion, du savoir, de l'intelligence, ils connaissent leurs devoirs de chrétiens, raisonnent, aiment à lire, ne parlent pas sans jugement (1). Les petits hameaux offraient moins de ressources, avec leurs maisons en torchis, la paille sale, les feux de sarments, le pain noir, l'huile chaude, les poules étiques; il fallait se contenter de la *sopa*, de la *verdura* qui sont des plats rudimentaires. Le curé défiant, mal intentionné, fruste, parfois un *abogado* parlant un peu français, ou le barbier de village, aux vêtements misérables et aux propos cauteleux, servaient d'interprètes; souvent aussi les enfants plus sincères criaient contre les *malos hombres*. L'éclat des uniformes ne pouvait plus leur en imposer : nos officiers, pour se garantir d'une pluie pénétrante, s'affublaient de couvertures de paysans dont

(1) « Nous avons été toute la soirée environnés de trente Espagnols, au milieu desquels nous n'avons pas éprouvé la moindre crainte. Ces hommes ne sont ni méchants, ni vindicatifs. » — *Souvenirs du baron PERCY*, p. 450.